

De la réforme de la logique formelle à la réforme de la logique transcendantale

CARLOS LOBO ^a

Trente-cinq années après la parution des *Recherches Logiques*, dans un manuscrit prolongeant les analyses de la *Krisis*¹, voici que Husserl se propose de reprendre à neuf et de manière radicale les thèses exposées six ans plus tôt dans *Logique formelle et logique transcendantale*, en 1929, et cela à partir d'une critique explicite de la formulation kantienne du problème de la « raison logique ». Ce seul fait nous invite à restituer l'œuvre tardive au sein d'un programme d'ensemble, dont le thème directeur est la logique, en évitant des périodisations aussi hâtives que superficielles.

1. LOGICISME ET RÉFORME DE LA LOGIQUE DANS L'ÉCOLE BRENTANIENNE

Comme le prétendait déjà Wundt dans son analyse critique, *Psychologismus und Logicismus*², les recherches husserliennes s'inscrivent dans un contexte de renouveau d'un « néo-scolasticisme logique » influencé par Kant, combiné à une sensibilité aux recherches psychologiques empiriques dominantes à l'époque, dans le sillage de Mill ou de Sigwart, qui prétendent refon-

1. « Kant. Formale Logik und transzendente Logik. Juli 1936 », E. Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie. Ergänzungsband. Texte aus dem Nachlass 1934-1937*. Husserliana XXIX, Hrsg. von R.N. Smid. Kluwer/Springer, 1993, p. 272-276.

2. Wilhelm Wundt, *Psychologismus und Logizismus*, Kleiner Schriften I, Leipzig 1910.

^aCarlos Lobo, Aix Marseille Univ., Centre Gilles Gaston Granger, Aix-en-Provence, France.
Courriel : carlos.lobo.ag@orange.fr

©Intentio N° 4, 2024.

der la logique par une approche psychologique renouvelée. Brentano « participa à ce courant grâce à sa théorie des jugements liés aux idées qu'il tira de la vieille doctrine scolastique du remplissement intentionnel »³. Pourtant, Brentano et ses disciples revendiqueront le statut *a priori* de la logique, qui correspond, selon Wundt, à une position néo-scolastique. Cette position apparemment contradictoire était rendue possible, selon le même Wundt, du fait que la psychologie était elle-même « infectée » par le logicisme, en particulier chez Brentano. Husserl n'aurait fait qu'hériter de cette situation sans en avoir du reste une claire conscience. Aussi, selon une lecture dominante à l'époque et même chez certains commentateurs ultérieurs, Wundt ne voit dans les incursions psychologiques des Cinquième et Sixième Recherches logiques en particulier, qu'une « digression » ou un « détour », ne changeant rien à la position logiciste de fond, qui s'exprime dans la promotion d'une « logique pure ».

Par ailleurs, comme le relèvent les commentateurs, Wilhelm Wundt et Wilhelm Jerusalem, et comme le confirme l'esquisse de Préface à une réédition des *Recherches Logiques*, éditée par Eugen Fink⁴, outre cet héritage brentanien, les recherches husserliennes se nourrissent des contributions de Lotze et Bolzano, dont Husserl, en raison de sa formation mathématique, noue les fils de manière originale et subtile aux questions que posent à la logique les mathématiques contemporaines. De Bolzano, outre la théorie de la « proposition en soi » comme contenu ou corrélat de l'acte du jugement⁵, Husserl retient l'exigence d'une logique comme théorie de la science, dont les ambitions ne sont nullement révisées à la baisse au point de n'offrir qu'une propédeutique ou un ensemble de recettes pédagogiques, comme le lui reprochent Wundt ou Jerusalem⁶, mais couvre au contraire l'intégralité du

3. Wundt, Partie IV. Das Problem der reinen Logik, Psychologismus und Logizismus *op. cit.*, p. 514 et suiv.

4. *Esquisse d'une préface aux Recherches logiques. (1913). Tijdschrift voor Philosophie*, Louvain, I (1939). p 107 ; in *Articles sur la logique*, Trad. fr. J. English, PUF, pp 353-354.

5. Wilhelm Jerusalem, *Edmund Husserl und die reine Logik*, in Wilhelm Jerusalem, *Der kritische Idealismus und die reine Logik*, Wien und Leipzig, 1905, p. 11 et 16. Voir Husserl, *Ideen zur einer reine Phänomenologie und phänomenologische Philosophie*, Husserliana, Band III/1. W. Biemel (ed.). Den Haag : Martinus Nijhoff, 1950, § 94 note (a), sur la cécité de Bolzano aux dimensions noétiques de la logique, et en particulier la noétique formelle du jugement.

6. « Bolzanos Unternehmen endete nach vielen, für die Logik fruchtlosen Umschweifen mit dem verblüffenden Versuch einer Anleitung, wie man es anfangen müsse, um Lehrbücher zu schreiben ». Wundt, Neuskolastischer Richtung der Logik, *Psychologismus und Logizismus*, *op. cit.* ; Jerusalem, *Der kritische Idealismus und die reine Logik*, p. 16.

champ d'une logique transcendantale elle-même élargie, au point de ne laisser hors considération aucune science, pas même la logique formelle. C'est ainsi qu'il conviendrait de comprendre l'intérêt qu'il manifeste dans le sillage de sa thèse sur la *Philosophie de l'arithmétique*, publiée en 1890⁷, pour une logique mathématique en gestation à l'époque, qui hésitait entre des directions divergentes, parfois au fil d'analogies puisées dans la réflexion sur les mathématiques : algèbres logiques de Boole, logiques extensionnelles dans le sillage de Frege ou relationnelles de Peirce ou Schröder⁸.

Après un siècle attentif principalement à quelques figures décisives pour la tradition analytique (Frege, Russel, plus rarement Wittgenstein ou Carnap), ou pour l'épistémologie des sciences formelles (Hilbert ou Cantor), on a commencé dans l'époque récente à s'intéresser aux points de contact avec d'autres traditions tout aussi décisives de la logique dite algébrique (Peirce ou Boole)⁹, sans que le profil de la logique formelle husserlienne soit clairement saisi dans ses traits spécifiques. L'étude de la philosophie autrichienne et l'exploration approfondie de l'école brentanienne en particulier (notamment chez Twardowski et Meinong)¹⁰ n'ont cependant pas conduit à préciser ce profil et montrer de quelle manière il trouvait sa motivation dans la réforme de la logique proposée par Brentano, dont tous ses épigones ont hérité.

Sur ce point, un article de Wilhelm Enoch, sur la réforme de la logique chez Brentano¹¹, malgré une analyse critique sévère le conduisant à un constat d'échec, a du moins le mérite de rappeler opportunément quelles étaient les hautes ambitions de l'école brentanienne en matière de logique, parfaitement saisies à l'époque. En raison de sa théorie du jugement et du postulat de réductibilité de tout jugement simple ou composé au jugement

7. E. Husserl, *Philosophie der Arithmetik. Mit ergänzenden Texten (1890-1901)*. Husserliana XII, Hrsg. von Lothar Eley, M. Nijhoff, Kluwer/Springer, 1970.

8. L'essentiel en est repris dans Husserl, *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*. Husserliana XXII, Hrsg. von Bernhard Rang. 1979; *Articles sur la logique*, tr. fr. J. English, Paris, P.U.F., 1975. Où l'on retrouvera entre autres une discussion des positions de Peirce, Voigt, Jerusalem, Wundt, etc.

9. Sur la notion de « logique formelle contentuelle », et la position de Husserl vis-à-vis des courants algébristes (Boole, Peice et Schröder) voir Lobo. « A receding parallelism : Husserl and Pierce from the perspective of logic of probability », *Husserl and Peirce. Mutual Insights on Logic, Mathematics and Cognition*, ed. M. Shafiei and Prof. A. V. Pietarinen. Series : Logic, Epistemology and the Unity of Science, Springer, 2019, p. 139-174.

10. Alexius Meinong, *Über Gegenstandstheorie, Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, Leipzig 1904. Kasimir Twardowski, *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen*, Wien 1894.

11. Wilhelm Enoch, *Franz Brentanos Reform der Logik*, Philosophische Monatshefte, Bd. 29, Berlin 1893, p. 433-458.

existentiel, Brentano était en effet porteur d'un projet de réforme radicale de la logique qui devait conduire, de proche en proche, à refondre l'ensemble des notions logiques fondamentales héritées de la tradition. Conformément à sa psychologie et à sa classification des actes, l'ensemble de la logique est l'exploration d'une classe d'acte *sui generis*, celle du jugement qui consiste à accepter ou rejeter un contenu intentionnel, dont il se borne ainsi à poser l'existence ou la non-existence. Ce point est connu et régulièrement au cœur des analyses de Husserl, en particulier dans les *Leçons sur la logique et la théorie de la science*, de 1918¹². Il implique une séparation beaucoup plus drastique et profonde entre la forme grammaticale et linguistique et la forme proprement logique du jugement proprement dit.

Cette thèse devait fatalement conduire à approfondir l'analyse du statut de la proposition, i.e. du *contenu* du jugement dans ses relations avec ce qu'on nomme traditionnellement la qualité du jugement (affirmation, négation, ou, selon la catégorie introduite par Kant, indéfini). En quoi consiste en effet le jugement selon Brentano? Nous l'avons dit : une acceptation ou un rejet d'un contenu jugé (l'objet en tant que représenté) et par suite l'objet lui-même. Sous une forme positive ou négative, tout jugement pose donc l'existence ou la non-existence d'une chose ou d'un état de chose, ou plutôt l'existence d'un non-état de chose, que l'on se représente. Cette thèse, comme le souligne Enoch, « renverse la conception de la logique ordinaire » qui cherche à ramener la proposition existentielle elle-même à la forme supposée canonique du jugement prédicatif, i. e. un jugement « à deux éléments » et cherche à distinguer dans la première « le sujet et le prédicat », quitte à faire de l'existence elle-même un prédicat comme un autre. La logique moderne la ramène éventuellement à ce qu'on nomme quantification existentielle. De cette thèse cardinale découlent une série de conséquences tout aussi radicales, rappelées par Enoch qui se fonde pour cela sur l'exposé d'un disciple : Franz Hillebrand¹³. Suite à cette décision théorique lourde de conséquences, qui pose le jugement d'existence entendu comme non-prédicatif, non seulement la relation prédicative ne rend plus compte de la forme fondamentale du jugement logique non plus que du contenu jugé, mais le jugement prédicatif lui-même devient une affirmation d'existence en un sens dérivé ou modifié.

12. E. Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*. Vorlesungen 1917/18. Mit ergänzenden Texten aus der ersten Fassung 1910/11, *Husserliana*, Bd. XXX, hrsg. von Ursula Panzer. Haag : Kluwer Academic, 1995.

13. Franz Hillebrand, *Die neuen Theorien der kategorischen Schlüsse*, Wien 1891. Cité par Wilhelm Enoch, « Franz Brentanos Reform der Logik », *Philosophische Monatshefte*, Bd. 29, Berlin 1893.

Par ailleurs, les distinctions classiques touchant la quantité du jugement : universel négatif, universel affirmatif ou particulier négatif, mais aussi particulier affirmatif, sont convertibles et réductibles à la forme existentielle entendue non comme une quantité mais comme purement et originairement qualitative. Mais la qualité elle-même, exprimée dans le jugement ou les prédicats, doit être distinguée de l'acceptation ou du rejet en quoi consiste le jugement lui-même. Par exemple, et en première approximation, la négation dans le jugement particulier négatif revient à une affirmation d'existence d'étants dotés de propriétés négatives. « Certaines sorcières ne sont pas dangereuses » revient à : « Il y a des sorcières non dangereuses »¹⁴.

Cela peut paraître inutilement subtil ou choquant. Aussi Enoch est-il conduit à reverser à l'ordre de la « *matière* » du jugement ou bien celui de *l'expression purement linguistique* (mais sans relation avec la forme proprement logique du jugement), ce que Brentano attribuait à sa *forme logique*. Conformément à ce qu'est la définition d'un acte psychique et en particulier la caractérisation brentanienne de la deuxième classe que sont les jugements, il est vrai que l'être ou l'existence posée dans les jugements se confondent avec la représentabilité du contenu jugé. L'existence (intentionnelle) affirmée dans le jugement ne doit pas être confondue avec l'existence réelle de l'objet lui-même. Elle ne doit pas cependant être confondue avec ce que la scolastique nomme la « *réalité objective* » d'un concept ou d'une représentation. Dans la perspective scolastique dont Descartes et Kant sont encore les héritiers, et que Brentano connaît parfaitement, un concept a une *réalité objective* pour autant que l'être qu'il désigne est ou bien « *représentable* » (= *Vortsellbarkeit*), ou bien « *pensable sans contradiction* » (= *Denkbarkeit, Widerspruchlosigkeit*)¹⁵. Pour Brentano « *même ce qui n'est pas perceptible* » (*wahrnehmbar*) ou encore « *ce qui est contradictoire* » ou « *impossible* » *est* ou *existe* au sens concerné, i.e. *en tant que contenu représentable, ayant donc une existence intentionnelle à titre de contenu de la représentation*, « car, rappelle Enoch, si cela n'était pas représenté d'une manière ou d'une autre, on ne pourrait absolument pas en parler ». D'où aussi la conclusion potentiellement choquante : ainsi « le non-réel existe ou est, en ce sens, aussi bien que le réel »¹⁶. Outre cette représentabilité, le non-réel, tout comme le contradictoire, revêt une forme de « *pensabilité artificielle* », c'est-à-dire « *simplement formelle* »¹⁷. Ces for-

14. Enoch, « Franz Brentanos Reform der Logik », *art. cit.*, p. 437 et p. 441.

15. Enoch, *ibidem*, p. 448.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

mules annoncent la théorie de l'objet de Meinong, tout comme les analyses de la Première recherche logique de Husserl, quant au statut grammatical logique pur du « contresens » (*Widersinn*) du type « carré rond » ou « segment de ligne non divisible à l'infini », par opposition au « non-sens » (*Unsinn*) (*abracadabra, le vert et où*)¹⁸. Si, en un sens, un concept contradictoire est « non-pensable », en un autre, « nous affirmons par-là, quoique de manière artificielle, qu'il est impensable ou qu'il est un non-concept »¹⁹. Ce faisant, « nous servant des non-concepts de la même manière que des concepts, nous leur conférons *formellement* la caractéristique d'un concept en général »²⁰. Des non-réalités sont donc pensables et ont une forme d'existence « purement logique »²¹. Il n'est pas abusif de voir dans cette thèse outre la motivation logique des recherches de Husserl sur les « imaginaires » en mathématique, le germe de ce qu'il nommera plus tard ontologie formelle. Enfin, il en va de même de l'inférence : « Si d'un jugement affirmatif en découlent d'autres, par décomposition de sa matière, d'un jugement négatif on peut en déduire de nouveaux par extension de la matière. De même, un ajout de concepts non valides, que ce soit par des concepts valides ou par des concepts non valides, donne à son tour des concepts non valides »²².

Emboitant le pas à Brentano, comme maints autres de ses disciples (Höfler, Hillebrand, Meinong, Stumpf, Marty, Twardowski), Husserl poussera cette idée dans ses ultimes conséquences. S'il y a position d'existence de ce qui est affirmé comme de ce qui est nié, il doit y en avoir une également de ce qui est douteux, vraisemblable, possible ou nécessaire. Cette intégration des moments qualitatifs et modaux du jugement au sein du contenu posé, de sa *matière formelle*, et donc comme moment de la proposition (*Satz*), s'accompagne d'une fusion des notions de qualité et de modalité du jugement, dont Husserl prend acte on ne peut plus explicitement dans les *Idées I*, aux §§ 129 et 133, en proposant de substituer une notion à l'autre²³.

18. Husserl, Première Recherche Logique, in *Recherches Logiques*, Tome II, trad. fr. Hubert Elie, Arion L. Kelkel, et René Schérer, Paris, P.U.F., 1975.

19. Enoch, « Franz Brentanos Reform der Logik », *art. cit.*, p. 448.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 455.

23. Husserl, *Ideen zur einer reine Phänomenologie und phänomenologische Philosophie*, Husserliana, Band III/1. W. Biemel (ed.). Den Haag : Martinus Nijhoff, 1950. Rééd. *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch : Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie*. In zwei Bänder. 1. Halbband : Text der 1.-3. Auflage; 2. Halbband : Ergänzende Texte (1912 - 1929). Neu hrsg. von Karl Schuhmann. Nachdruck. 1976.

Ce même héritage explique qu'une fois opérée la révision du concept d'intentionnalité et de la notion de fondation d'acte dans les Cinquième et Sixième recherches logiques²⁴, Husserl retiendra le principe de la *corrélacion* comme base du développement de la nouvelle logique formelle et comme terrain de la logique transcendantale, comme le rappelle notre texte. Le positionnel (ou propositionnel) renvoie en effet d'un côté aux noèses, c'est-à-dire aux moments thétiques doxiques des actes objectivants, qui sont tous des *actes* de croyance et de position d'être (*Seinssetzung*) (ou de modalités d'être), sans qu'il faille le rabattre sur le second volet, correspondant au corrélat noématique : la « proposition » elle-même comme être-posé (*Satz als das Gesetzt*), comme teneur de l'acte. Il en résulte une distinction entre plusieurs axes de la logique formelle entendue comme théorie de la proposition et de ses types (proposition simple ou composée), et même une théorie de la nomination comme positionnelle, absolument décisive pour comprendre la théorie husserlienne de la définition. L'apophantique à tous ses niveaux (logique du sens et logique de la validité) se distribue selon ces deux volets : elle est d'une part une théorie du jugement comme activité subjective caractérisable comme doxique thétique, positionnelle d'être ou d'objet, et, d'autre part, une théorie de la proposition comme *contenu* du jugement et des *formes* d'objet ou d'être posés.

Il est remarquable que la « logique de la vérité » qui semble intervenir dans *Logique formelle et transcendantale* comme le troisième niveau de la logique formelle, parce qu'elle est impensable sans une analyse des dynamiques du remplissement intentionnel et une théorie de l'évidence logique, et qu'elle met en jeu les relations de remplissement *formels ou catégoriaux*, se trouve présentée de manière ambiguë dans ce fragment comme relevant de la logique transcendantale, qui est, comme le dit ici Husserl, une « 'logique de la vérité' transcendantale », en tant que logique « *des vérités objectives pour le monde réel dans lequel nous vivons naturellement, qui nous est donné avant la science comme monde 'sensible'* »²⁵.

Sans surcharger notre présentation d'une glose excessive, nous voudrions malgré tout rappeler les traits communs aux analyses antérieures, et laisser au lecteur le soin de découvrir ce que ce texte apporte de neuf, dans le contexte des analyses de la *Krisis*, dont l'un des objectifs était, selon les dires de Hus-

24. Husserl, *Recherches Logiques*, Tome III, trad. fr. Hubert Elie, Arion L. Kelkel, et René Schérer, Paris, P.U.F, 1974.

25. Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie. Ergänzungsband*, Hua 29, p. 274.

serl lui-même, de présenter un « discours de la méthode »²⁶. Nous laisserons également de côté les objections qu'un kantien ou un philosophe nourri aux débats du siècle précédent autour de *l'analytique* pourrait adresser à l'assimilation de ce que Kant nomme logique générale à la logique formelle ultérieure, et de celle de l'analytique à des formes du penser vide, sans contenu.

2. LOGIQUE FORMELLE, NORMES ET TECHNOLOGIE DE LA CONNAISSANCE

La critique de la distinction kantienne entre logique formelle et logique transcendantale reprend presque intégralement les termes de l'essai homonyme de 1929, voire certains motifs des investigations antérieures. Son point de départ concerne ce que Husserl nomme dans notre texte les « présupposés » de Kant touchant la logique formelle elle-même. Il reste qu'en dépit des insuffisances de la conception kantienne, Husserl reconnaît ici, comme dans les *Prolegomènes*, qu'il a le grand mérite de rendre compréhensible la fonction épistémologique de la logique, à savoir de fournir une norme *a priori* de toute connaissance possible.

Pour ce qui est de la logique, on sait qu'elle provient de besoins pratiques de la vie du jugement et de sa normation conformément aux Idées de justesse ou encore de vérité. Historiquement, elle a surgi du combat contre la *skepsis* qui, par ses excès subjectivistes et sceptiques, menaçait la science grecque nouvellement apparue. Elle a été fondée par Aristote, le père de la logique, comme une méthodologie de la connaissance scientifique.²⁷

L'un des apports indéniables de Kant (dont les néokantiens, en particulier Natorp, héritent) tient à la reconnaissance de la vocation *normative* de la logique formelle, par rapport aux sciences.

26. Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften*, Hua 29, p. 254. La déclaration est on ne peut plus explicite et importante quant aux objectifs théoriques visés par la *Krisis* : « En outre, la difficulté inhérente à un tel "discours de la méthode", tel qu'il est esquissé ici, sera levée par le fait que les recherches concrètes qui se sont déroulées pendant des décennies derrière lui ne peuvent pas participer en tant que support concret, d'autant plus que même les écrits publiés ne peuvent exercer un véritable effet *qu'à partir d'une compréhension réelle, certes toujours très difficile, de la réduction.* »

27. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre (1908-1914)*. Hrsg. von Ullrich Melle. 1988 Husserliana XXVIII, p. 4; E. *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur*, français. Traduit. P. Ducat, P. Lang, C. Lobo, Épiméthée : P.U.F p. 74.

Une logique systématique pure et générale a pour fonction nécessaire de normer ; le système global de ses normes doit être en état, à tout moment, de pouvoir nommer les normes déterminées auxquelles chaque étape de la pensée *in concreto* doit se conformer.²⁸

Certes il en va de même de toute science formelle, analytique et *a priori* : des mathématiques en particulier et d'éventuelles disciplines nouvelles, telles que la pratique et l'axiologie formelles. Le cas de la logique reste cependant remarquable, puisqu'elle s'étend de droit à tous les discours, formels ou non, empiriques ou rationnels, et même à la logique transcendantale, si quelque chose de tel doit exister. Même si Kant limite la portée de la logique *générale*, c'est à ce titre, en raison de cette *universalité*, qu'elle a pu passer aux yeux de la tradition idéaliste allemande issue de Leibniz, pour la base de toute théorie de la science. L'exigence formulée dans les leçons de 1914 est donc maintenue : c'est « une affaire de grande importance que l'Idée ancienne d'une logique formelle soit déterminée conformément à sa nature ou, comme nous dirons plus précisément, par la mise en évidence de démarcations pré-tracées *a priori*, et que par suite une telle logique elle-même, dans sa pureté apriorique, parvienne à son élaboration effective ». Et, comme dans ces leçons de 1914, Husserl se réfère aux *Recherches logiques* et plus particulièrement aux « *Prolégomènes à une logique pure* »²⁹, dont les thèses restent valides, à quelques réserves près sur lesquelles nous reviendrons.

Ainsi délimitée, la logique formelle coïncide pour partie avec ce que Husserl nomme, depuis les *Prolégomènes*, « logique pure ». « Pur » signifiant tout d'abord : débarrassée de ses inévitables et fécondes extensions et fondements technologiques, fort importants au demeurant, mais aussi de la dimension normative qui, bien que légitime, n'en reste pas moins dérivée. Celle-ci ne se produit et n'a de sens qu'à l'occasion d'une « application » empirique et pratique « à des psychismes humains » ou autres, se proposant de connaître, des esprits en prise sur des contenus de connaissance empiriques ou purs. La logique pure, comme le souligne avec ironie W. Jerusalem, suppose un « logicien pur » dont les actes psychiques idéaux portent sur des « vérités en soi » et des « propositions en soi », bref des contenus de connaissance idéaux et purs³⁰. Mais l'ironie se retourne finalement contre son auteur dès lors qu'on adopte le point de vue réflexif de la phénoménologie et reconnaît, dans ces

28. Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie. Ergänzungsband*, Hua 29, p. 272.

29. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, Hua 28, p. 3. tr. fr., p. 72.

30. Jerusalem, op. cit. p. 16.

idéalisés noétiques et noématiques, le présupposé nécessaire impliqué dans toute prétention à normer une activité de connaissance de fait, par définition empirique et psychologique.

Or c'est précisément sur ce point que le traitement kantien de la question de la logique formelle présente une première lacune. Dans les *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur* de 1914, Husserl précisait déjà les contours et les limites de la caractérisation kantienne de la logique générale comme « analytique » et normative. Le normatif, comme il l'affirme depuis les *Prolegomènes*, doit se fonder sur une eidétique des formes intentionnelles en jeu. Husserl est on ne peut plus clair sur ce point :

Que l'on considère le fonds essentiel des vérités de l'analytique aristotélicienne, à savoir ce qu'on appelle les principes logiques : le principe de contradiction, celui du tiers-exclu et d'autres propositions similaires, qui ont été, à l'occasion, formulées ultérieurement dans une intention principielle identique, comme le principe de la double négation ; que l'on considère la syllogistique aristotélicienne, en y incluant aussi tous ses développements ultérieurs jusqu'à la logique mathématisante la plus récente ; *toutes ces vérités et théories manifestent alors un caractère propre et intrinsèque et, en un certain sens, un caractère théorétique, dans la mesure en effet où la pensée d'une normation empirique et pratique des fonctions de connaissance humaines, d'une régulation pratique de la connaissance leur est étrangère ou s'y ajoute comme un habillage extérieur dont elles peuvent toujours et a priori se dépouiller* ». ³¹

Il est donc nécessaire d'en faire abstraction. Un simple parallèle avec la conversion opératoire et normative des théorèmes de l'arithmétique éclaire cette assertion :

Il en va ainsi de toutes les disciplines formelles *a priori*, ainsi de l'arithmétique. Dans l'attitude théorétique de l'arithmétique, on a : $(a + b) \cdot (a - b) = a^2 - b^2$. Mais dans l'attitude pratique, nous disons : *pour multiplier la somme et la différence, construisez la différence des carrés*. C'est là une simple tournure normative de la proposition théorétique, une tournure que nous pouvons accomplir en définitive pour chaque proposition dans une application pratique. ³²

La logique pure que présuppose la logique traditionnelle reste partiellement recouverte. C'est pourquoi les lois fondamentales de la logique demandent à être élucidées radicalement.

31. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, Hua 28, p. 6 ; tr. fr., p. 76. Je souligne

32. *Ibid.*

Il en va de même des relations entre la tournure et la teneur normative évoquée à l'instant et la technologie de la connaissance qui se greffe sur elle, en ce qu'elle concerne la production des moyens en vue des fins théoriques interprétées comme fins d'une *praxis* théorique. Les analyses ici présentées ne manquent pas de revenir sur cette distinction exposée dans les *Prolégomènes*, et reprise ultérieurement, notamment dans les *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur*, qui abordent thématiquement la question du normatif dans et hors de la logique. C'est sans doute l'une des ruptures majeures de Husserl, qui a du reste donné lieu à des discussions et des malentendus répétés, que cette séparation entre le noyau théorétique pur (de la logique) et ses « extensions » technologiques. Le fait que cette approche de la logique formelle comme technologie de la connaissance culmine en particulier dans le débat autour du *principe d'économie de pensée de Mach*³³ n'est pas sans importance non plus. Ce principe est l'un des principes fondamentaux de la technologie de la pensée et de la connaissance, en particulier de la science, en ce qu'il rend compte de manière judicieuse en particulier de la fonction de la symbolisation dans la connaissance. Néanmoins, contre Mach et ses disciples, Husserl maintiendra cette dimension technologique hors du noyau de la logique pure. Sans nous y étendre, nous nous contentons de renvoyer aux analyses développées ailleurs³⁴, non sans mentionner l'une des mises en cause les plus explicites de la conception de la logique comme « art de penser ».

Nous pouvons dire à juste titre qu'elle vaut à ses yeux comme une technologie [*Kunstlehre*] de la connaissance scientifique, et ce point de vue technologique a dominé une tradition millénaire. Jusqu'à ce jour, la majorité des philosophes est acquise au point de vue que les matières traitées depuis l'Antiquité sous le titre de « logique » n'acquièrent d'unité et ne se regroupent légitimement en une discipline scientifique propre, face aux sciences particulières, que dans la mesure où, *en tant que technologie de la connaissance*, elle cherche à découvrir *toutes les normes et toutes les prescriptions pratiques requises pour la direction pratique de la connaissance* et, en particulier, *pour la direction du connaître scientifique*. Avec le développement de sciences rigoureuses toujours nouvelles, le champ de cette logique méthodologique s'est sans cesse élargi. De nos jours, on lui assigne de préférence pour but la

33. Voir introduction à Geiger, in *Intentio*, 5. *Numéro spécial sur la relativité*. 2024. Sur le sens et la portée de la critique développée par Husserl dans les *Prolégomènes*, on se reportera au texte lui-même, à savoir au chapitre IX, §§. 52-56, bien entendu, mais surtout à la correspondance entre Husserl et Mach, qui les rappelle de manière encore plus explicite.

34. Outre l'introduction à Geiger, voir à ce propos, C. Lobo, « *Locus communis*, De la crise des sciences à l'analytique de l'évidence technique », In *Difesa dell'umano. Problemi e prospettive*, Vol. II, Vivarium Novum, Bibliopolis, Patmos, 2022, p. 1003-1036.

réalisation de l’Idée d’une méthodologie de la connaissance scientifique en général et, par suite, l’ébauche de méthodologies particulières pour les groupes de sciences particuliers et jusque dans les sciences singulières. Bien entendu, *cette technologie logique* est, quant à ses fondements théorétiques, dépendante de la psychologie.³⁵

En raison de sa dépendance vis-à-vis de la psychologie, une telle technologie logique (dont la logistique moderne représente une variante) possède un statut dérivé. Contrairement à ce qu’ont pu croire les critiques de Husserl, Mach lui-même, Avenarius, Jerusalem etc. jusqu’à Piaget³⁶, la position husserlienne ne doit nullement être entendue comme une disqualification de la psychologie ou de la technologie. Car il ne fait aucun doute que « l’Idée d’une technologie logique générale fondée psychologiquement est *pleinement légitime*, tout comme le sont des technologies spéciales adossées à divers groupes de sciences et à des sciences singulières »³⁷. Husserl n’est pas de ceux qui ont, « souvent et avec raison, contesté que le point de vue d’une technologie, d’une méthodologie de la connaissance, fût *le seul capable* de conférer une unité aux vérités traitées sous le titre de “logique”, face à celles de toutes les sciences particulières ». Une certaine unité est certes réalisable. Mais cela n’abolit nullement la distinction entre cette perspective normative et technologique et le statut idéal du but, parce qu’il est postulé par cette perspective elle-même.

Il est plus correct d’exprimer et de dire les choses ainsi : le but de la normation de la connaissance humaine et de l’avancement pratique de la connaissance dans le sens des normes unit sans doute de multiples éléments théoriquement hétérogènes, comme c’est le cas en général pour des technologies, c’est-à-dire pour des disciplines qui se proposent de servir non pas l’exploration d’un domaine unifié par son contenu [*sachlich*], mais la réalisation la plus parfaite possible d’un but universellement directeur. Mais si nous considérons le contenu de la logique traditionnelle, et plus précisément de la logique générale et ‘formelle’, *nous pouvons alors mettre hors circuit tout ce qui est affaire de visée* [Abzweckung] *pratique, visant à l’avancement d’une connaissance parfaite*; et *par conséquent nous pouvons aussi mettre hors circuit tout ce qui est d’ordre psychologique empirique*; et nous conservons alors des groupes de connaissances interdépendants *du point de vue de leur contenu*, qui s’étendent au-delà de ceux de toutes les sciences particulières et se fé-

35. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, Hua 28 , p. 5,; trad. Fr. p. 75.

36. C. Lobo, « Retour sur une déconversion. Piaget, Husserl et Kelsen », *Intentio* 1, 2019, Revue du Centre de recherches en épistémologie, analyse logique et phénoménologie, Aix-Marseille U., p. 79-132.

37. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, Hua 28 , p. 5,; trad. Fr. p. 75.

dèrent en une science propre qui constitue *le fondement théorique le plus essentiel de la technologie pratique*.³⁸

Cette unification par le contenu est par définition eidétique, au sens très précis que Husserl donne à ce terme, et sur lequel nous reviendrons plus bas. Si l'on se penche à présent sur l'étude de cette logique purement théorique, on prend mieux la mesure des motivations qui ont poussé Kant à la doubler d'une logique transcendantale³⁹. Ce qui aura fait défaut à la logique antérieure, dont Kant aura senti le besoin, c'est une attention aux structures d'actes subjectifs envisagés d'un point de vue non-empirique, mais idéal et *a priori*. L'ironie des critiques de Kant et de Husserl, au sujet du « je transcendantal » en charge de la synthèse pure ou du « pur logicien », touche plus juste qu'elle ne le croit, mais s'emporte elle-même. À ceux qui en particulier font de la croyance la teneur fondamentale du jugement, Husserl rétorque que leur prétention normative même appliquée à des psychismes humains présuppose des structures idéales *a priori*.

À la logique formelle correspond un système de structures fondamentales de la conscience-de-croyance (de la *conscience doxique*, comme j'ai coutume de dire), et par suite une phénoménologie et une théorie de la connaissance formelle; il en va de même pour l'axiologie et la pratique formelles eu égard à la discipline phénoménologique qui leur est principalement associée, c'est-à-dire la théorie de l'évaluation et la théorie de la volonté (termes qu'il faut entendre ici en un sens analogue à celui de l'expression de 'théorie de la connaissance').⁴⁰

Laissons de côté ce parallélisme ou cette analogie entre volonté et jugement qui a son importance, et concentrons-nous sur les actes spécifiquement logiques. Sur ce point, la logique transcendantale de Kant, en raison de sa conception du jugement tributaire de la logique générale héritée de la tradition, manque de nouveau de radicalité. Rappelons que, pour Kant, la logique générale, lorsqu'elle est appliquée, a simplement une fonction de *kathartikon* par rapport à l'entendement commun, et qu'elle n'a de fonction d'*organon* que pour ce qui concerne l'usage formel de l'entendement et de la raison, c'est-à-dire abstraction faite de leur matière (empirique ou transcendantale).

38. *Ibidem*, Hua 28, p. 5,; trad. Fr. p. 76.

39. Pour une approche frontale de cette question, nous renvoyons à l'article de M. Shafiei en collaboration avec A.A.A. Mesgari, « Kant and Husserl on transcendental Logic », *Synthese* 198, 11881–11896 (2021).

40. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, Hua 28, p. 4; trad. Fr. p. 74.

Quant à son usage en tant que *canon* (logique de la découverte), il est irrépressible dans ses motivations et illusoire dans ses résultats, en un mot dialectique⁴¹. La logique appliquée, ou *kathartikon*, « traite de l'attention, de ses obstacles et de ses suites, de l'origine de l'erreur, de l'état du doute, du scrupule, de la conviction, etc., et la logique générale et pure est, par rapport à elle, ce que la morale pure qui contient simplement les lois morales nécessaires d'une volonté libre en général, est par rapport à la *doctrine proprement dite des vertus* (l'Éthique), qui considère ces lois *aux prises avec les obstacles des sentiments, des inclinations et des passions auxquelles les hommes sont plus ou moins sujets*, et dont il ne peut jamais résulter une science véritable et démontrée parce qu'elle a besoin, aussi bien que la logique appliquée, de principes empiriques et psychologiques »⁴² (Nous soulignons).

Dans ces conditions, on comprend le grief de Husserl vis-à-vis de la logique formelle et de la logique transcendantale kantienne. Il faut, pour le comprendre, insister davantage que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, sur le fait que cette unification idéale que doit opérer la logique pure, concerne non seulement les formes d'actes subjectifs mis en jeu, mais aussi leur corrélat, le contenu de ces actes et le pôle idéal autour desquels se regroupent, s'unifient les différents domaines ou champs d'objets ou d'être.

3. L'ERREUR CARDINALE DE KANT : LA LOGIQUE GÉNÉRALE SERAIT ACHEVÉE

Kant commet l'erreur de présupposer que la logique formelle héritée d'Aristote est achevée alors que les diverses propositions des traditions scolastiques et modernes sont lacunaires à plus d'un titre. L'une des principales lacunes réside, comme Husserl ne cesse de le répéter, dans la méconnaissance des modalités. Ce grief doit être articulé à l'autre : l'analytique au sens de Kant est incapable de rendre compte de la constitution d'une « ontologie formelle » telle qu'elle se déploie dans les mathématiques contemporaines et en particulier dans l'arithmétique et l'algèbre, mais aussi dans d'autres disciplines formelles, comme l'axiologie ou la pratique, dont il a entrevu la possibilité et la nécessité sans parvenir à les délimiter clairement⁴³. Elle s'est révélée également limitée, comme l'ont démontré l'histoire ultérieure

41. Cf. *Critique de la raison pure*, 2^e éd. introduction à la logique transcendantale.

42. *Ibid.*

43. Cf. la discussion autour des « impératifs techniques » et les relations de moyen à fin dont le statut n'est pas clairement saisi, malgré les rectifications de la *Critique de la faculté de juger*.

des sciences et des mathématiques et les réformes successives du projet critique dans le néo-kantisme de Hermann Cohen jusqu'à Cassirer, fournir les principes transcendants recelant les conditions de possibilité *a priori* de la pensée de l'objet réel, et donc d'une théorie de la science.

Le point de blocage, si on compare l'approche kantienne aux ébauches antérieures chez Leibniz principalement, tient à la conviction commune à Kant et à ses adversaires modernes, que la logique était *presque* achevée dès sa constitution par Aristote. Husserl pense *a contrario* qu'elle n'en est qu'à ses débuts⁴⁴.

Si l'on part de telles propositions de la logique traditionnelle, ou si on les regroupe d'emblée avec toutes les propositions qui leur sont essentiellement apparentées, comme celles de la syllogistique tout entière, on voit alors aussitôt, pour autant qu'on ne se laisse pas déterminer par des préjugés psychologues, s'ouvrir ici *un domaine scientifique d'un genre propre*, dont la délimitation naturelle est désormais une tâche importante, notamment du point de vue philosophique. De cette manière, on s'élève à l'*Idée d'une logique pure* – plus exactement, formelle –, d'une discipline apriorique d'un genre tout à fait propre qui se distingue nettement de toutes les autres sciences réelles et possibles et se rapporte cependant à toutes, pour autant que toute science possible est *a priori* un champ d'application possible de cette logique formelle.⁴⁵

D'où cela vient-il qu'une telle tâche n'ait pas été proposée de manière aussi claire et explicite? Et comment le grief d'inachèvement et d'incomplétude de la logique classique s'articule-t-il à celui d'une limitation abusive du champ du formel, tant en ce qui concerne le volet objectif que le volet subjectif, qui correspond à la double orientation sans cesse rappelée par Husserl : apophantique et ontologie formelle.

Comme le rappelle Husserl dans les *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur*, en particulier dans sa version de 1914, une telle définition de la logique formelle et de ses tâches doit suivre des « *démarcations pré-tracées a priori* », sans y mêler de considérations exogènes concernant la dimension psychologique ou technologique. Ces démarcations sont pré-tracées par l'activité logique de l'esprit humain et les essences intentionnelles en jeu dans cette activité dont il faut analyser les moments. La logique doit donc d'abord être attentive aux structures noétiques sous-jacentes à ce qu'il est convenu d'appeler, d'après son nom traditionnel, *l'apophantique*. Son sens doit être

44. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, Hua 28, p. 244-245.

45. Husserl, *Ibidem*, p. 6; trad. Fr. p. 77.

désormais précisé sur la base de la description du « système de structures fondamentales de la conscience-de-croyance (de la conscience doxique) » déjà évoqué ci-dessus. Relèvent donc également de plein droit de la logique formelle « une phénoménologie et une théorie de la connaissance formelle », dès lors que ces structures sont envisagées dans le cadre des relations dynamiques entre intention et remplissement d'intention, et, en lien avec elles, selon des lois d'essence à énoncer, de modalisation et de détermination. Mais on ne doit pas s'en tenir aux seuls jugements d'existence, car, dans la mesure où ceux-ci peuvent s'appliquer aux valeurs et formes de conscience axiologiques (sentiments et volitions), il faut accomplir le même travail pour les autres domaines formels relevant du « système de structures fondamentales de la conscience de valeur ». L'axiologie et la pratique formelles doivent faire droit aux approches corrélatives associées : « une théorie de l'évaluation et une théorie de la volonté » envisagées elles aussi dans leur formalité : théorie formelle du choix, de la décision, des préférences, des choix conditionnels, etc. De part et d'autre, ces disciplines formelles fournissent les bases pour des « normes » rationnelles dans l'ordre de la connaissance comme dans l'ordre de l'évaluation et de l'action ⁴⁶.

Formelle, la logique ainsi redéfinie est *eo ipso* algébrique. L'apophantique formelle sera donc bel et bien algébrique, comme l'ont saisi les logiciens les plus géniaux de Leibniz à Boole ou Church. Telle est aussi la conclusion de Husserl : « La logique apophantique est donc en quelque sorte une algèbre des propositions, et, comme dans toute algèbre, ce qui est déterminant, c'est la simple forme de la formation [*Bildungsform*], en l'occurrence la forme de la formation des propositions » ⁴⁷. Encore faut-il saisir la nature de l'opération en jeu dans l'algébrisation. Or celle-ci ne consiste pas, comme on le pense platement, obnubilé que l'on est par les résultats technologiques, en une simple substitution de lettres, en un « simple jeu d'écriture ». Ou alors, c'est le concept d'écriture et l'opération de substitution qui, dans les pas de Leibniz, doivent faire l'objet d'un approfondissement ⁴⁸. L'opération d'algébrisation à laquelle Husserl compare la formalisation correspond donc, sur

46. Husserl, *Ibidem*, p. 3, trad. Fr. p. 73.

47. Husserl, *Ibidem*, p. 8, trad. Fr. p. 79.

48. Pour une des approches les plus audacieuses et radicales, dans les pas de Derrida, je renvoie aux travaux de Didier Vaudène, « Un acheminement vers la question de l'écriture », *Intentio* 1, 2019, pp. 213-286; le déploiement du concept d'écriture et de théorie dans sa forme la plus large, en particulier p. 220, au moyen des concepts de transphénoménalité et d'invariance, se rapproche – dangereusement ou heureusement? – de la caractérisation eidétique phénoménologique ici évoquée. Voir également, en réponse à ces interrogations, la

le plan phénoménologique, à une *modification* spécifique des relations entre intention et remplissement d'intention, qui n'a rien d'arbitraire ou d'artificiel. Nous pouvons penser ici à la formalisation de la *proposition* dans sa forme aristotélicienne qui avait abouti au dégagement de la structure caractéristique du *logos apophantikos* comme *logos ti kata tinou* ou plus tard, dans sa forme moderne, à la structure de la fonction propositionnelle, sous-jacente à la structure prédicative. La formalisation aristotélicienne substitue aux « termes », avec leur signification concrète, des lettres symbolisant un *type* de terme, terme sujet ou terme prédicat, ainsi que les différentes formes d'imputation, i.e. les catégories aristotéliciennes comme manières de « dire quelque chose de quelque chose ». Dans le cadre de l'analytique aristotélicienne, hormis les termes renvoyant à des individus, tout terme général peut occuper l'une ou l'autre des positions. Qu'y a-t-il d'unilatéral et d'insuffisant dans l'un et l'autre cas ?

Phénoménologiquement parlant, l'opération de formalisation ou « algébrisation » suppose un repérage de certains moments de la dite intentionnalité (objectivante ou non) sur laquelle va s'exercer l'opération d'évacuation ou d'évidement (*Entleerung*) de tout contenu concret, de tout contenu référant à une objectivité empirique, pour ne retenir que la forme « intentionnelle » vide et la forme de l'objectivité ou de corrélat à chaque fois en jeu. Dès ce stade, la formalisation comporte plusieurs strates et deux côtés. Deux côtés, puisque ces actes ont leur contenu (ou corrélat noématique) et leur objet, pour autant qu'il s'agit d'actes objectivants. Plusieurs strates : une strate intentionnelle profonde d'actes porteurs de la signification expressive elle-même (dont la strate grammaticale logique pure) qui est constitutive de la proposition au sens logique grammatical pur ; une strate correspondant aux actes *exprimés* dans l'expression linguistique, elle-même de complexité variable. Le fait que l'on recourt parfois à d'éventuels témoignages linguistiques ou que Husserl propose des analyses thématiquement tournées vers les nuances proprement logiques ou expressives dans le cadre des *Recherches logiques* n'autorise nullement à réduire les analyses phénoménologiques en jeu à de simples distinctions linguistiques. Contrairement à ce que dit Wundt, qui les réduit à de vaines subtilités linguistiques, ces analyses sont eidétiques de part en part : les actes et leurs moments ne peuvent être saisis clairement que par des variations, qui, même si on en discerne parfois quelque chose à travers les formes de l'expression linguistique, sont *des variations de formes et*

généralisation proposée récemment dans « Relativités de niveau dans les théories », *Intentio* 5, 2024 (sous presse).

d'articulations syntaxiques de l'intentionnalité. Soit par exemple la différence scolastique entre *suppositio formalis* et *suppositio materialis*. À moins d'artifices d'écriture, elle renvoie à des distinctions *dans l'intention* dont l'expression ne porte nulle trace. Mais surtout, nombre d'analyses phénoménologiques ne correspondent à aucune distinction linguistiquement attestée, sauf à forger un langage descriptif nouveau. Il en va ainsi de la distinction entre une intention et la même intention remplie intuitivement. Ou encore : pensons aux subtiles analyses des kinesthésies dont la phénoménologie de la perception fournit le prototype et le point de départ, et qui relèvent de ce que Husserl nomme « esthétique transcendantale ».

Nous retrouvons, à la base des distinctions entre disciplines formelles exposées dans ce texte, le déploiement des fondements eidétiques des structures corrélationnelles. La purification (mise à l'écart des éléments psychologiques, technologiques, pratiques et même normatifs) s'accompagne ainsi d'un élargissement et d'une différenciation des niveaux de la sphère logique pure.

La logique formelle en tant que « logique de l'apophansis » est « une science des propositions en général, des jugements en général »⁴⁹. En dépit de l'usage du terme de « jugement », il s'agit bien, dans ce passage, du volet noématique de l'activité logique, du « jugement » en tant que contenu de l'acte de juger, bref de la « proposition ». Par ailleurs, « proposition ne signifie pas ici proposition grammaticale, mais *signification idéale-identique* de propositions énonciatives [*Aussagesätze*] grammaticales, quelle que soit la phonétique contingente : allemande, chinoise ou celle de toute autre langue qui, d'une façon ou d'une autre, les sertit empiriquement dans une langue ». La teneur de l'activité judicative (le contenu du juger) fait l'objet d'une *apophansis* au sens restreint : grammaire pure, « science des propositions en général, des jugements en général ». Et il est légitime dans cette perspective, d'assimiler « propositions et jugements. » Si l'on se tourne vers le volet noétique, on est fondé à dire, « en vertu de la corrélation du juger et du jugement (en tant que le 'jugement rendu' dans le juger) » que « toute proposition logique apophantique doit être convertie en une proposition noétique formelle, c'est-à-dire en une proposition qui se prononce *a priori* sur la justesse ou la non-justesse formelles du juger. »⁵⁰

La logique formelle comme apophantique comporte en outre des niveaux. Selon les écrits, Husserl en dénombre tantôt deux, tantôt trois. Dans

49. Husserl, *Ibidem*, p. 7 ; trad. Fr. p. 77.

50. Husserl, *Ibidem*, p. 8 ; trad. Fr. p. 88.

les écrits antérieurs⁵¹ à *Logique formelle et logique transcendantale*, il semble en distinguer deux : logique du sens et logique de la validité, et non trois : grammaire purement logique, logique de la conséquence et logique de la vérité. Telle semble être l'orientation retenue dans les leçons que nous suivons ici, puisque, selon Husserl, à « son niveau inférieur », la logique formelle est « morphologie pure des propositions (des significations en général) », et étudie les « formes possibles de propositions relevant a priori de l'Idée de signification ou, comme nous pouvons en l'occurrence dire aussi, de l'Idée de proposition », *abstraction faite de la vérité ou fausseté ou même de la consistance de celles-ci*. Vient ensuite au niveau supérieur, l'« Idée d'une théorie de la validité [*Geltungslehre*], c'est-à-dire d'une discipline qui recherche les lois de validité se fondant a priori sur les formes de propositions possibles a priori » et traite de « la vérité et de la fausseté des propositions, mais sur la base de leur simple forme »⁵². Logique de la conséquence et logique de la vérité semblent donc se confondre ici. C'est en ce lieu que se produit l'extension sur laquelle Husserl insiste de manière répétée et sur laquelle, à mon sens, les commentateurs gardent trop souvent le silence, à savoir « la théorie des modalisations de la vérité : la théorie de la possibilité et de la probabilité formelles, etc. », car *la vérité n'est elle-même qu'une modalité privilégiée de la logique de la validité*. La logique en ce sens « est une théorie a priori des lois sur les jugements en tant que propositions. Ici, les modalités du jugement ne sont pas des modalités du juger, mais des moments des propositions. Il en va de même pour la compatibilité et l'incompatibilité (non-contradiction et contradiction). La loi de non-contradiction signifierait : loi de l'unifiabilité des propositions tout court ou des propositions modalisées en l'unité d'une proposition judiciaire. Du point de vue subjectif corrélatif, nous aurions des lois du jugement non contradictoire, la contradiction désignant alors un moment de l'acte de juger. Ou, si l'on veut, des conditions de possibilité (dans l'évidence de la simple 'distinction' du sens) pour relier des propositions données en l'unité d'une proposition qui les englobe. Pour ce qui relève ici de l'exactitude, tout comme Kant a omis de le faire, on ne peut pas en discuter ici »⁵³.

Précisons par avance, dans la ligne de ces considérations, que la *logique transcendantale* qui, d'après sa définition minimale, s'occupe des « conditions

51. En gros, des *Recherches logiques* aux leçons *Logique et théorie de la science*, déjà cités et plus particulièrement les matériaux issus de ces leçons publiés sous le titre de *Alte und neue Logik*, dans les *Materialien*.

52. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, op. cit., p. 7 ; trad. Fr. p. 78.

53. Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*. *Ergänzungsband*, Hua 29, p. 274-275.

de possibilités » n'a de statut logique clair que si la logique formelle elle-même prend en charge les *modalités* dans leur pleine extension. Tel est le sens de l'insistance de Husserl sur la nécessaire applicabilité de la logique formelle à la logique transcendantale, ce qui suppose *a minima* une théorie de la possibilité conditionnelle, et, pour le partage entre jugement apodictique et jugement assertorique, voire problématique, une théorie formelle de la différence entre *nécessité, probabilité simple, probabilité conditionnelle, ou problématicité*.

Si l'on tient compte de la « référence » des propositions à leur « objet », mais toujours prise dans sa formalité, une nouvelle extension s'impose en direction d'une « ontologie formelle ». Toute teneur objective concrète relevant des sciences matérielles est concernée. Certes la « logique [...] se prononce sur des propositions en général, et la généralité formelle signifie qu'elle laisse les termes des propositions dans une généralité indéterminée, tout comme l'arithmétique laisse indéterminées les unités du dénombrement, ou comme l'algèbre énonce des propositions au sujet de nombres en général, les nombres étant pensés dans une généralité indéterminée, et de ce fait désignés au moyen de lettres ». Le caractère algébrique de la logique formelle auquel souscrit Husserl n'implique cependant pas l'évacuation de tout contenu. Seuls le contenu concret, ainsi que toute référence à des réalités concrètes se trouvent écartés, mais une sphère ontologique spécifique se trouve cependant par là même dévoilée : celle de l'ontologie formelle. Or, pour que la logique formelle soit *applicable* à toute science, y compris concrète, il est nécessaire que toutes les catégories formelles de signification et les catégories d'objet considérées formellement se trouvent *enveloppées* dans la teneur concrète des propositions des disciplines empiriques.

Le passage à l'ontologie formelle s'opère sur la base de la considération que « les catégories formelles de signification sont, par essence, entrelacées aux catégories formelles objectives », qu'il y a une « relation d'essence » de « la catégorie *proposition* avec la catégorie *objet* ». Mais ce n'est pas dans n'importe quelle condition que cette conversion a lieu. Elle ne se produit que lorsque la proposition satisfait les conditions de validité d'une proposition : « l'entrelacement d'essence est tel que toute proposition valide portant sur des vérités, et par conséquent toute proposition logique apophantique peut être également considérée comme, ou convertie en une proposition ontologique formelle ». C'est pourquoi il n'est pas bon d'étudier la logique de la vérité en la séparant de l'ontologie formelle, et réciproquement.⁵⁴

54. « nous voyons alors qu'il ne serait pas bon de séparer logique formelle et ontologie formelle ». Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, Hua 28, p. 9 ; tr. fr., p. 79.

De proche en proche, aucune sphère concrète n'y échappe, pas plus qu'une sphère quelconque ne peut *a priori* se dire soustraite à toute forme d'intelligibilité mathématique. Il s'agit d'un « élargissement extraordinaire de l'Idée de logique formelle »⁵⁵. De fait, toute la mathématique forme un univers ontologique formel, « toutes les disciplines fort improprement intitulées analyse, théorie des nombres, théorie de la multiplicité – bref, l'ensemble des mathématiques, pour autant qu'elles excluent tout concept matériellement déterminé – relèvent de la logique formelle ». « Il faut ici entendre l'expression d'ontologie “formelle” de la même façon que plus haut celle de théorie formelle des propositions » ; « de la catégorie formelle originaire “objet” découlent d'autres catégories formelles, comme celles *d'état de choses, propriété constitutive* [Beschaffenheit], *relation, connexion, pluralité ou ensemble, nombre, série, nombre ordinal, grandeur*, etc. »⁵⁶ Les modalités elles-mêmes, en tant que possibilités pures ou relatives, conditionnelles, ainsi que les distinctions entre différents ordres de nécessité en jeu dans la théorie apophantique, ne serait-ce que sous la forme d'une nécessité logique, font leur entrée dans le domaine de l'ontologie formelle ainsi comprise, au même titre que les probabilités ou les valeurs.

4. UNE LACUNE IMPORTANTE : L'INCAPACITÉ À ACCORDER UN STATUT LOGIQUE SATISFAISANT AUX MODALITÉS

Des analyses rappelées à l'instant, il résulte que le statut de la logique de la vérité apparaît de plus en plus flottant, et cela en relation avec l'introduction des modalités dans l'apophantique formelle et l'ontologie formelle. Nous avons relevé plus haut, comme en maintes autres occasions, le rôle que jouent les modalités aux divers niveaux de la logique formelle. Selon l'orientation noématique et ontologique, les possibilités et les probabilités deviennent elles aussi une partie de cette ontologie formelle, et ne sont plus seulement des catégories renvoyant aux modes du penser, entendus comme unilatéralement subjectifs et empiriques.

Cette intégration des probabilités, au sein de la logique, dès ses premiers niveaux, et dans l'ontologie formelle est sans aucun doute l'un des aspects les plus audacieux et les plus féconds de la réforme husserlienne de la logique. Les débats entre apriorisme et inductivisme, conception subjective et conception objective de la possibilité et de la probabilité, se révèlent comme des positions

55. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre*, op. cit., p. 9 ; tr. fr., p. 80.

56. *Ibid.*

unilatérales prenant parti en faveur de l'un ou l'autre des moments d'une structure complexe. Pour le comprendre, arrêtons-nous une fois encore à l'un des aspects les plus décisifs de la réforme husserlienne de la logique guidée par les analyses phénoménologiques eidétiques.

En cette eidétique de la subjectivité vient se loger ce que nous appelons le tournant platonicien modal que Husserl fait subir à la logique transcendantale kantienne, sous l'impulsion de sa lecture des écrits de Natorp et de Lotze. Ce platonisme se trouve exposé, dans la première leçon de la *Philosophie première* (1923)⁵⁷, au milieu des développements sur Platon, et dans une note au § 35 de *Logique formelle et logique transcendantale*. Elle est fondamentale pour saisir la nature de l'idée de la logique unifiant, du point de vue du contenu, l'activité et les domaines en jeu.

En raison de leur lien intime avec la question de la logique formelle et de l'idée de logique transcendantale, qu'on nous permette de reprendre ici les analyses développées ailleurs sur le platonisme husserlien. Après avoir exposé les « idées pures » attribuées à Platon et esquissé ainsi les principaux traits de l'eidos platonicien, Husserl interpole, dans l'« histoire critique des idées » qui ouvre ses leçons de *Philosophie première*, une digression qui indique les principales limites et faiblesses du platonisme et de l'eidos platonicien ainsi conçu. La théorie des idées de Platon souffre d'un *manque essentiel* dont hérite la tradition logique et qui l'empêche, quelle que soit sa prétention, d'être une « logique de la vérité ». Cette lacune, que l'analytique d'Aristote a tenté, mais n'a pas réussi à combler, procède de l'exclusion des modalités du cœur de la logique, et de la restriction, dans la définition de la vérité, aux conditions de la consistance entendue comme « préservation contre la contradiction ». Il s'ensuit, ajoute Husserl, « que le concept de vérité et les *concepts de possibilité, d'impossibilité ou de nécessité n'appartiennent pas à proprement parler à la discipline formelle* qu'il faut ici délimiter dans sa pureté, c'est-à-dire la discipline qui traite des conditions essentielles de la non-contradiction absolue et de la pensée guidée par la loi de la conséquence pure »⁵⁸. Cette lacune concerne donc ce qu'il est convenu d'identifier, d'après la lecture usuelle, la logique de la conséquence.

57. E. Husserl, *Erste Philosophie* (1923/4). *Erste Teil : Kritische Ideengeschichte*. Dans *Husserliana*, Husserliana VII, hrsg. von Rudolf Boehm. Haag : M. Nijhoff; 1956, La Haye, p. 24, 26 et 29.

58. Husserl, *Erste Philosophie* (1923/4). *Erste Teil : Kritische Ideengeschichte*. p. 21-22. (Je souligne.)

Mais la suite semble concerner plutôt la logique de la vérité et prend en compte les relations de remplissement d'intention. Cette restriction est précisément ce qui a depuis lors empêché la logique de savoir « comment les jugements peuvent atteindre l'adéquation matérielle » et « comment on peut décider de la vérité et de la fausseté »⁵⁹. Cette affirmation forte est répétée plus loin, de manière plus explicite. La logique formelle que nous avons héritée d'Aristote « n'inclut pas encore parmi ses éléments théoriques le concept de vérité et ses dérivés : les modalités », c'est-à-dire « *des concepts tels que la possibilité, la nécessité, la probabilité, et ainsi de suite, avec toutes leurs négations* ». De ce « manque très important » (*sehr bedeutsamer Mangel*) découlent les grandes imperfections historiques de la logique, en particulier « dans ses procédures méthodologiques ». Les griefs de Husserl à l'encontre de la logique formelle traditionnelle concernent également les développements les plus récents de la logique (Natorp, Lotze, Bolzano⁶⁰, Frege, Russell)⁶¹. Husserl déclare donc cette « restriction » « inadmissible » (*unzulässig Beschränkung*)⁶².

Il résulte de cette limitation que les modalités ne contribuent pas, selon la logique traditionnelle, à la constitution du « sens objectif », au sens de ce qui doit être compris comme objet et objectif, mais qu'elles se trouvent reléguées, comme des « déterminations » secondaires, au rang de simples « qualités » (*Qualitäten*) des actes de jugement ou, ce qui revient au même, comme « modalités » « subjectives » des actes de juger. Cela va de pair avec le privilège de la forme prédicative. Dans la « proposition telle que le logicien l'entend », les significations objectives ne fonctionnent que « comme substrat des propriétés qui leur sont attribuées (absolument ou hypothétiquement, ou sous conditions, avec certitude, vraisemblablement, probablement, et ainsi de suite) ». Et cette même restriction prévaut dans « l'analytique mathématique » « dans

59. Husserl, *Ibidem*. p. 25

60. Voir respectivement, pour Lotze et Bolzano, Vorrede, Hua XX/1, p. 296, 298 : *Vorrede*, Hua XX/1, p. 296, 298.

61. Il serait trop long d'exposer le différend entre Frege et Husserl sous cet angle. On peut se limiter à la critique de l'article de Gödel de 1944, qui éclaire cet aspect. Concernant l'existence de classes, de concepts et de propositions, les règles et la syntaxe des définitions, la théorie de la dénotation chez Russell, avant et après la théorie de l'absence de classes, et en comparaison avec la conception de Frege, voir K. Gödel, « Russell's Mathematical Logic » in *The Philosophy of Bertrand Russell* edited by P. A. Schilpp, The Library of Living Philosophers, Tudor Publishing Company, New York, 1944, 125-153, rééd. S. Feferman, in Gödel, *Collected Works, Vol. II, Publications 1938-1974*, S/ Feferman, J. W. Dawson, S. C. Kleene, G. H. Moore, R. M. Solovay, J. van Heijenoort, New York Oxford University Press, 1990, p. 120 sq.

62. Husserl, *Erste Philosophie (1923/4). Erste Teil : Kritische Ideengeschichte*, op. cit. ; p. 26.

la théorie des ensembles, dans l'arithmétique » etc. Il en découle « certaines lacunes méthodologiques tout à fait radicales » dans la manière dont la logique traite « l'idée de vérité et d'être vrai, ainsi que d'autres idées essentielles qui leur sont liées comme leurs variantes modales »⁶³. L'une d'entre elles consiste à considérer ces variantes modales comme de simples modes de *donation*, à reléguer comme tels dans le domaine de la subjectivité considérée d'un point de vue psychologique et empirique – le domaine des données sensorielles, de la représentation et de l'opinion (*impressions, idées et croyances*, au sens de Hume).

Mais cela va de pair avec la cécité vis-à-vis de la nature de l'eidétique. Même chez les anti-platoniciens les plus convaincus, une fois dissipés les contresens traditionnels dont la paternité revient à Aristote, toute théorie de la connaissance postule un connu, et donc une eidétique. L'*eidos* pris dans son sens traditionnel est la rubrique désignant une première détermination assez schématique du « connu en tant que tel » ou encore, pour nous en tenir au sens le plus proche de la corrélation de la langue platonicienne entre *eidos* et *eidenai*, du « su ». À chaque fois qu'une activité d'objectivation pose à l'horizon de sa connaissance un « objet » dont elle aspire à obtenir le savoir achevé, complet, et définitif, qu'elle postule comme idéalement accessible, cet objet en tant que connu en vérité, est précisément le *su*, l'*eidos* de ce savoir déterminé. Or, la tradition, en raison du partage drastique platonicien entre opinion et savoir, a figé cet *eidos* et renvoyé les modalités de la vérité avec tous les modes de donation, dans l'ordre de la psychologie empirique et de l'opinion, comme sphère de la subjectivité et de la variabilité sans pertinence pour l'objectivité en jeu. En revanche, l'intentionnalité ou la *Meinung* en son sens husserlien, surtout en tant qu'intention objectivante, est opinion, *doxa*. Faute de prendre en compte ces soi-disant « modes subjectifs » dans toutes leurs composantes et performances (*Leistungen*) (c'est-à-dire modifications productives), et notamment leurs modifications intentionnelles, sans tenir compte de leur corrélat, et des modifications qui pouvaient se produire de part et d'autre, la réflexion sur la connaissance scientifique s'est limitée à la « seule connaissance de la vérité apodictique », de sorte que le passage des modes subjectifs imparfaits d'appréhension à la saisie évidente de la vérité, de la *doxa* vague et fluctuante à la *noesis*, n'apparaît que comme un saut mortel d'une violence inouïe, qui laisse le lecteur du Mythe de la caverne aussi abasourdi que son protagoniste. Pour Husserl, à l'inverse, la logique guidée par les analyses phénoménologiques doit tenir compte de « l'immense diversité

63. Husserl, *Ibidem*. p. 30.

de la vie concrète qui se déploie en l'homme au cours de son travail intellectuel », l'immense diversité des « processus dans lesquels il vit sans les voir »⁶⁴, et donc prendre en compte les modalisations, et la manière dont les modalités contribuent au contenu noématique, à la matière logique même qui se constitue au cours de ce processus et de ses péripéties.

N'ayant pas réussi à le faire jusqu'à présent, la logique a toujours été confrontée à une question controversée et même déroutante, relative aux modes affectifs parallèles aux modes de donation susmentionnés, mais en même temps intimement imbriqués avec eux⁶⁵. C'est le deuxième aspect important de l'échec de Platon dans sa découverte de l'eidétique. Il était à juste titre fasciné par la prédominance de la sphère doxique dans la vie théorique et pratique. Mais, pour cette raison, la dialectique de Platon n'a pas réussi à rendre compte de manière satisfaisante des modes affectifs et surtout de ce qui s'y *constitue* (je n'ai pas dit, pas plus que Husserl, « objectivé » par eux) : les valeurs au sens large⁶⁶, qui peuvent être objectivées par la suite. Par exemple : lorsque j'ai faim, le mangeable n'est pas d'abord visé comme objet, bien qu'il soit fondé sur une perception ou une attente d'un certain repas futur. Certes, Platon a révolutionné le traitement des questions pratiques et politiques en révélant le rôle prépondérant de l'*eidōs* et, corrélativement, de l'idée de science authentique⁶⁷. Ils sont les fondements des normes, les constituants et les critères de toute activité spirituelle. Husserl est d'accord avec Platon sur ce point : « l'*eidōs* fonctionne comme une norme absolument inattaquable » (*als absolut unübersteigliche Norm fundiert*)⁶⁸ pour tout ce qui est factuel ou empirique. Mais Platon ne voit pas la contribution des modes subjectifs doxiques à la constitution du sens objectif et n'a pas davantage vu la contribution des modes non doxiques (c'est-à-dire des modes subjectifs affectifs et pratiques) à ce même sens objectif. C'est pourquoi l'axiologie formelle et la praxis formelle sont restées un *desideratum*⁶⁹ pendant des siècles,

64. Husserl, *Ibidem*. p. 39-40.

65. La réponse à cette « question controversée », liée au tournant normatif de la logique pure, dépend évidemment de la solution d'une autre question controversée concernant l'expression d'actes non objectivants. (Voir mon article, « L'*a priori* affectif (I), Prolégomènes à une phénoménologie de la valeur », *Alter*, 14, 2006, pp. 35-68.

66. *op. cit.* p. 47. Cf. mon article « Introduction à une phénoménologie des syntaxes de conscience », *Annales de phénoménologie*, 2010, Association pour la Promotion de la phénoménologie, pp. 117-163.

67. *Einleitung in die Ethik, Vorlesungen Sommersemester 1920/1924*, Husserliana, Vol. XXXVII, ed. Henning Peucker, Kluwer, Dordrecht, 2004, pp. 36-38.

68. *Ideen I*, p. 335.

69. *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre, Husserliana, op. cit.*, 1988, p. 11.

faute d'une clarification phénoménologique des conditions de possibilité de telles extensions du sens objectif, et donc des racines d'une raison pratique et axiologique.

Mais, comme il apparaît clairement en 1929, cette critique de la logique de Platon est en fait une autocritique de son propre platonisme dans les *Recherches logiques*, car, d'autre part, Husserl reproche à cet essai, surtout au premier volume, d'avoir limité l'idée de science au seul domaine des théories déductives. Et il ajoute en note :

C'est un *défaut* de l'exposé dans les *Logische Untersuchungen* que cette pensée n'ait pas été rendue centrale par une *insistance* répétée, en dépit du fait qu'elle détermine continuellement le sens de l'ensemble de l'exposé. Un défaut plus grave des *Prolégomènes* est d'ailleurs le suivant :

Dans le cadre du concept de vérité, les modalités de la vérité ne sont pas mentionnées, et la probabilité n'est pas citée comme l'une d'entre elles. Lorsqu'elles sont prises en compte, un élargissement de la logique formelle devient nécessaire, à savoir que, en tant que possibilités formelles universelles, les variantes modales du jugement et des jugements *entrent dans la certitude – ou la logique de la vérité* – parce que toute variante de ce type peut entrer dans le contenu prédicatif du jugement et, lorsqu'elle le fait, elle *ne doit pas être considérée comme extra-formelle*. En d'autres termes, *seul le contenu qui dépasse le 'quelque chose' [quelconque] est la 'matière' (Materie) des jugements*, au sens propre de la logique formelle; toutes les formes dans lesquelles on juge – non seulement avec certitude, mais aussi sur le mode de la possibilité, ou dans d'autres modalités - *appartiennent au quelque chose*. Un élargissement analogue résulte de la prise en considération du *fait que les sentiments et les volitions apportent également des modalités du quelque chose, qui sont introduites de la même manière dans la sphère doxique*. (Sur ce dernier point, voir *Ideen*, p. 243 et suivantes. Voir aussi § 50, pp. 135 et suivantes, *infra*). (Je souligne)

5. LE MANQUE DE RADICALITÉ DE LA LOGIQUE TRANSCENDANTALE

Pour les raisons exposées, Kant hérite de cette limitation. À trop promouvoir l'opération grandiose d'une connaissance particulière (celle des sciences « exactes » exemplairement promues par la physique du XVIII^e s.), « dont le sens reste cependant très limité », la critique kantienne néglige « les infinités

de la vie et de sa connaissance, les infinités de vérités relatives et des vérités relatives à celle-ci uniquement dans cette relativité d'un être rationnel »⁷⁰.

Il en va de même, à plus forte raison, corrélativement, en ce qui concerne l'être dans sa vérité scientifique qui, en tant que substrat permanent (ce « sur quoi » portent les propositions de la science), est posé dans ces propositions elles-mêmes comme véritablement étant, comme chose réelle avec ses propriétés réelles, etc. Les fonctions de la raison sont, dit-on, des fonctions du 'je' de l'aperception transcendante, dont le fonctionnement réglé conjointement à la sensibilité devient pour Kant un problème si difficile. Par cette logique transcendante, Kant '*justifie*' le procédé dogmatique des sciences authentiques, qu'il pense être tout à fait justifié dans ses limites. Il le justifie en même temps qu'il détermine leur portée, en particulier d'abord celle des sciences réelles et purement *a priori*, les sciences mathématiques, qu'il rejette leurs prétentions métaphysiques et qu'il démasque l'ontologie spécifiquement métaphysique de son époque comme un tissu d'aberrations.⁷¹

La limitation évoquée ci-dessus affecte tout à la fois la distinction entre logique formelle et logique transcendante, la délimitation de la logique transcendante et des principes transcendants, ainsi que le partage entre jugements transcendants et raisonnements transcendants (dialectiques). Comme le confirmerait la lecture attentive de ce passage, l'ensemble de la critique husserlienne, avec son insistance sur la vie et la *relativité* de la vie, annonce celle qui sera développée dans la *Krisis*.

Mais, surtout la prise en compte des processus et péripéties de la constitution du sens au cours de la vie intellectuelle dans toute sa richesse, nous conduit à prendre en compte les dimensions passives de cette activité, et à remettre en cause la distinction kantienne entre logique et esthétique transcendante. L'esthétique transcendante en son acception néo-kantienne, c'est-à-dire l'*a priori* esthétique de la spatiotemporalité, ne constitue elle-même que *l'une des couches* de cette esthétique transcendante élargie. Avec l'extension de la logique à l'ensemble de l'ontologie formelle, l'*esthétique transcendante* au « sens nouveau » représente de plus le *niveau fondamental de la logique transcendante*. Néanmoins, sa version kantienne atteste malgré elle de la conscience des insuffisances de la logique traditionnelle et de son incapacité à capturer le rationnel, en particulier le rationnel à l'œuvre dans la

70. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, P. Janssen, Husserliana, Vol. 17, La Haye, M. Nijhoff, 1974.

71. Husserl, « Kant. Formale Logik und transzendente Logik », *Husserliana* 29, p. 277.

connaissance scientifique. Pour des raisons qu'il faudrait déployer, Husserl y voit même un aperçu (insatisfaisant certes) de la corrélation.

Bien que Kant ne distingue pas systématiquement cette bilatéralité et la bilatéralité de la logique transcendantale, pas plus que celle des sciences réellement rationnelles ou prétendues telles, qui doivent se soumettre aux normes de la nouvelle logique, la bilatéralité de son regard est indéniable dans ses théories. Sinon, comment pourrait-il être question de la sensibilité avec ses données sensibles et sa mise en forme subjective, même si elle est *a priori*, en des intuitions de l'espace et du temps.⁷²

Cependant, le statut même de l'esthétique transcendantale pose problème. Son exposé va de pair, comme on le sait, avec une restriction de la raison, puisqu'elle limite toute intuition possible au champ de ce qui peut se donner spatiotemporellement. Elle impose le lit de Procuste de la *schématisation* du temps à toute spéculation, i.e. à toute application de la logique pure renfermée dans les catégories à un champ d'objet quel qu'il soit. Elle condamne leur usage métaphysique dogmatique au raisonnement dialectique et à l'illusion transcendantale. Elle pèse en retour sur la constitution des sciences que l'épistémologie du vingtième siècle aura eu à gérer, puisqu'elle soumet le champ de la conceptualisation et de la législation de l'entendement scientifique aux mêmes contraintes. Comme le dira Bachelard, en transgression ironique de l'interdit kantien, une « nouménologie » s'est imposée dans la physique contemporaine, dès lors que la conceptualisation mathématique et géométrique à l'œuvre dans les théories physiques contemporaines déborde les limites imposées par les formes *a priori* de l'espace et du temps, qui demeureraient *compatibles* avec le développement de la physique classique. C'est sans doute en ces termes qu'il convient de lire l'allusion de Husserl à la raison scientifique à l'œuvre dans la physique contemporaine, sur laquelle maints passages de la *Krisis* reviennent :

L'espace et le temps ne sont cependant pas eux-mêmes la production subjective d'où elles surgissent, selon une loi transcendantale, en tant que formes prédestinées de la réalité. De même pour la raison. Sur la base de la sensibilité et dans les fonctions qui lui sont propres, la raison produit des théories rationnelles, des propositions vraies et les systèmes de propositions de la science rationnelle de la nature. La raison est en effet à l'œuvre dans la pensée des scientifiques.⁷³

72. *Ibid.*

73. *Ibid.*

Ces remarques s'éclairent en revenant aux œuvres antérieures. L'esthétique transcendantale, aux yeux de Husserl, ne se restreint plus à une théorie des formes *a priori* de la sensibilité, mais se définit comme « *logos* du monde esthétique », c'est-à-dire comme théorie logique d'un *monde possible en général en tant que monde d'une "pure expérience"*, comme exploration de l'*a priori* universel dont dépendent à la fois la « possibilité de l'apparition des objets dans leur unité » et la possibilité de « constituer une nature, un monde en tant qu'unité synthétique passive »⁷⁴. L'un et l'autre recouvrent les thématiques interdépendantes, mais disjointes en droit, de l'antéprédicatif et des synthèses passives.

Le niveau supérieur est représenté par une *logique de l'être objectif mondain* et de la science au sens le plus « haut », de la science exacte de la nature, dont la « géométrie platonisante » constitue la première forme. Cette géométrie dite euclidienne, prise pendant des millénaires pour la seule et unique géométrie, se caractérise par une idéalisation de la *typique* fournie par l'esthétique. L'analytique transcendantale (ou « *logos analytique* ») dans sa restriction kantienne est la logique du monde considéré comme nature, c'est-à-dire capable de supporter une telle « exactitude ». Dans sa naïveté, cette analytique se déploie comme *mathesis universalis*, c'est-à-dire comme une *logique formelle* condamnée à assumer naïvement son versant ontologique (ontologico-formelle) et à concevoir le domaine des « catégoriaux » sous la forme d'un monde et les modifications modales comme des modifications du monde, au mieux comme d'autres mondes possibles, par rapport auquel le monde supposé réel, qui continue de fonctionner comme exemple directeur⁷⁵, fournit un soubassement passif. La logique transcendantale en son sens husserlien est l'explicitation phénoménologique qui, au fil conducteur de l'explication noématique du sens, dévoile noétiquement la constitution « subjective » et peut ainsi espérer marquer les limites de pertinence de cet idéal d'exactitude tant en ce qui concerne la connaissance de la nature que par rapport à d'éventuelles autres sciences non-exactes.

Nous voyons se confirmer, par un autre biais, la thèse que nous avons défendue ailleurs⁷⁶, au sujet du texte de 1935, selon laquelle l'émergence de la thématique du monde de la vie *en tant que* monde de la *praxis* et de

74. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, op. cit. ; p. 257.

75. Husserl, *Ibidem*, p. 256.

76. C. Lobo, « Réduction éthique et réduction transcendantale », in F. de Gandt et C. Majolino (éd.), *Esquisses de la Krisis*, Paris, Vrin, 2005.

l'*affectivité*, comme monde des « relativités où s'entremêlent l'être et la valeur »⁷⁷ (les valeurs en tant que corrélats des actes affectifs en général, les valeurs pratiques, jusqu'aux valeurs marchandes), cette thématique, dis-je, est appelée par le souci *critique* de mettre à nu toutes les implications intentionnelles de l'*activité* de connaissance, et plus radicalement de la connaissance phénoménologique elle-même, y compris celles qui sont d'ordre affectif et pratique. Elle est de la plus haute importance pour comprendre la critique de l'évidence en tant qu'opération, telle que nous la lisons dans le texte de 1936. L'opération (*Leistung*) de l'évidence n'est pas celle d'un sujet désincarné. Elle est aussi, sans que cela se traduise par une retombée dans l'empirisme, un *travail*, une *opération* d'un sujet incarné, appartenant à une communauté, pris dans une histoire et des traditions.

Juger dans une évidence naïve cela signifie juger sur la base d'une donation de la chose « elle-même » et en se soumettant à la question constante : qu'est-ce qu'il faut « voir » là et qu'on doit arriver à exprimer fidèlement . . . donc c'est juger avec la même méthode que suit dans la vie pratique l'homme avisé et prévoyant, là où il lui importe sérieusement de « parvenir à découvrir comment les choses sont effectivement ». Cela est le commencement de toute sagesse bien que ce n'en soit pas la fin, et c'est une sagesse dont on ne peut jamais se passer, si profondément que l'on s'engage dans la théorisation... sagesse que l'on doit donc finalement manifester également dans la sphère phénoménologique absolue.⁷⁸

C'est pourquoi il faut se garder de conférer une signification « mystique » aux formulations qui font intervenir le lexique de la vie. S'il y a du mystique en un sens recevable, c'est uniquement au sens où le mysticisme est une tentative pour enraciner la foi et la vie contemplative dans la vie la plus quotidienne et, par ce biais, transformer la vie quotidienne en plaçant sur son terrain quelque chose qui, *a priori*, lui est incommensurable ; tout le contraire en somme d'un vœu pieux. De même, ici la « vérité vivante puisée à la source vivante de la vie absolue et de la prise de conscience de soi tournée vers cette vie absolue dans le sentiment constant de la responsabilité de soi », n'est pas *séparée* des vérités relatives de la vie quotidienne, mais au contraire s'inscrit avec elles dans l'horizon le plus large du *monde*⁷⁹.

77. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, op. cit. ; p. 247, tr. fr., p. 371.

78. *Ibidem*, p. 246, tr. fr., p. 370. Passage dont il faut rapprocher nombre de passages de *Krisis*, p. 60, p. 329, etc.

79. Sur le « monde « *absolu* dont le monde n'est que le phénomène, cf. ici même *Variation et ontologie*.

La radicalité dont manque Kant suppose un approfondissement de la critique de la raison logique, qui creuse jusqu'à ce qui constitue la *racine* commune aux deux versions de l'illusion transcendante, touchant la nature de l'évidence. Le passage cité plus haut, se poursuit ainsi :

C'est du moins sa [= de Kant] conviction. Mais il faut réfléchir plus précisément à ce que cette justification et ces limites sont censées apporter (en admettant qu'il n'y ait rien d'autre à objecter à la théorie kantienne). Le dogmatisme des scientifiques réside dans le fait que, comme tous les travailleurs, ils n'ont en vue que des voies et des buts et sont donc, apophantiquement et ontiquement, orientés vers un matériau, des fins, des instruments, des moyens et non vers la *subjectivité vivante à l'œuvre*. Pour finir, le résultat est « là » *dans l'évidence de l'opération réussie*.⁸⁰

6. RADICALISATION DE LA CRITIQUE ET PROBLÈME DE L'ÉVIDENCE

La critique de la critique de la raison pure kantienne prend la tournure d'une critique de l'évidence.

Elle prend d'abord dans le sillage de Kant, celle d'une critique de la *clara et distincta perceptio* cartésienne qui représente « un caractère psychique subjectif », un caractère que les épigones déclinent sous des titres divers « comme caractère d'évidence, comme sentiment d'évidence » ou, « comme sentiment de la nécessité rigoureuse » (*Gefühl der strengen Notwendigkeit*) ou encore, chez Brentano comme « évidence de la perception interne ». Le caractère monolithique ou plus exactement ponctuel et abstrait (de « moment ») de l'évidence et de l'apodicticité atteintes dans le *cogito* condamne très tôt, si l'on veut passer outre cette évidence et ces vérités absolues, à quitter le terrain de l'apodicticité et à recourir à « des suppositions d'évidence de moindre valeur », « éventuellement » déjà, dans un souci de s'assurer une maîtrise des autres modalités, un recours « à la logique des probabilités » (*die Logik der Wahrscheinlichkeit*).

Mais la critique concerne aussi la construction et les « déductions » kantienne ; « s'intéresser à ce qui se passe et doit se passer dans la vie subjective, dans les associations passives qui s'y déroulent et dans les activités, grâce auxquelles le moi parvient à accomplir laborieusement ce travail, s'intéresser à l'autre direction de la corrélation, au sujet agissant, et donc en l'occurrence

80. Husserl, « Kant. Formale Logik und transzendente Logik », *op. cit.*, p. 277.

au scientifique, ce serait [pour Kant, comme pour nombre de scientifiques] une perte de temps »⁸¹.

Faute de reconnaître que la *modalisation* fait partie intégrante de l'évidence et de l'expérience, on aboutit au type de cercle dont le « paradigmatisme » contemporain représenterait une forme particulièrement virulente, mais auquel les « études transcendantales » antérieures (Kant, peut-être Fichte) n'échappent pas, cercle dans lequel Husserl voit une persistance de « cette façon absurde de rendre compréhensible par des déductions »⁸² ce qui doit relever d'une expérience phénoménologique. Cette façon de procéder substitue au *cogito* temporel et pur, un *cogito* logique, et remplace la confiance naïve dans la perception interne (une perception interne passablement simplifiée) par une confiance naïve dans des évidences logico-formelles. La critique husserlienne se précise en ce lieu. On tente par la voie du transcendantal d'échapper à l'absurdité du positivisme ou à l'ambiguïté de l'empirisme radical (Hume) où l'on prétend établir ce qui est *en droit* le plus évident au moyen de ce qui l'est moins. La dissociation acceptée sans critique par les uns et les autres entre le monolithe de l'évidence apodictique (« des évidences universelles absolument valables ») d'une part, et les modalisations, perçues comme des événements contingents, que les premières sont censées régler, en tout cas comme des *caractères indescriptibles*, d'autre part, manifeste la cécité à l'égard de la dimension *intrinsèquement* modale de l'évidence, dont une analytique phénoménologique de l'expérience externe aurait pu nous préserver. C'est ainsi que l'on en vient à soumettre les inductions et les raisonnements probables aux « principes *apodictiques* des probabilités » (comme les « célèbres principes de Laplace »)⁸³.

Il faut prendre ici toute la mesure non seulement de la pertinence, mais également de la fécondité de la critique husserlienne. Si l'on s'en tient au volet mathématique, elle prend acte des insuffisances de la mathématique ou ladite « logique des probabilités », dans sa tentative pour rendre compte du *vraisemblable* – *non pas seulement* de la vraisemblance qui affecte les événements de la vie quotidienne, mais également de celle qui surgit de façon inopinée et imprévisible au sein de la physique contemporaine sous la forme de la mécanique statistique ou des relations d'incertitude de Heisenberg⁸⁴.

81. Husserl, *Ibidem*, p. 277-278.

82. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, *op. cit.* ; p. 247, tr. fr., p. 372.

83. Husserl, *Ibidem*, p. 248, tr. fr., p. 372.

84. Auxquelles Husserl fait référence dans la *Krisis, Husserliana VI*, à deux reprises, p. 2 à éclairer par les pp. 388 sq.

Il serait certes hasardeux de conjecturer des répercussions *mathématiques* des quelques remarques de Husserl au sujet des probabilités.

Il reste qu'elles existent et qu'elles convergent, pour l'essentiel, avec celles de Hermann Weyl⁸⁵, qui, au terme d'une revue critique des tentatives successives pour attraper le *fantôme* de la modalité, conclut sur la question *limite* de l'interprétation modale du continuum spatiotemporel comme « médium de localisations *possibles* ». D'après Weyl, loin que la modalité se laisse saisir par l'usage des outils d'une mathématique du *contenu* (du continu et du dénombrable), il faudrait procéder à l'inverse et considérer les diverses constructions « contentuelles » (de contenu) comme autant d'habillages de cette dimension des « potentialités » mathématiques, d'une mathématique non pas du *donné en acte*, mais de la *productibilité* du donné⁸⁶, bref une *logique de la mathématique se faisant*. Il n'est pas jusqu'à la recherche d'une *logique des potentialités* « d'une autre espèce » qui ne fasse écho à certaines déclarations de Husserl. Même si Weyl préfère, en ce lieu, et à cette date, à la suite d'O. Becker, se référer à Heidegger, au moment d'évoquer la « logique intrinsèque de l'histoire », il reste que c'est la phénoménologie de Husserl qui la première a foulé en 1900 les terres du modal, et n'a cessé de s'y enfoncer, la considérant comme dimension propre de la connaissance comme de l'action, de la vie théorique comme de la vie pratique.

Sur le volet phénoménologique, les potentialités intrinsèques donnent son sens et sa consistance au déroulement continu de la vie correspondant à l'historicité transcendantale qu'évoque à plusieurs reprises *Logique formelle et logique transcendantale*. Encore faut-il, pour ce faire, aller jusqu'au bout de la *révolution de pensée* qu'annonce prudemment H. Weyl et accepter l'idée que le développement des constructions mathématiques ou de leurs applications trouve déjà son exemplification dans l'expérience interne primitive. Mais cela suppose, une fois encore, de soustraire celle-ci aux interprétations

85. Weyl reconnaît sa dette à l'égard d'Oskar Becker et ses *Beiträge zur phänomenologische Begründung der Geometrie und ihrer physikalischen Anwendungen*, parues dans le *Husserls Jahrbuch für Philosophie*, VI, 1930, 6, pp. 398-436 et pp. 459-477

86. « J'ai souvent dit, je le redis ici une fois encore : en utilisant le continu ou la suite des entiers nous projetons le donné en acte sur l'arrière-plan du possible *a priori*, *i.e.* sur un champ de possibilités construites selon une procédure définie et néanmoins ouverte à l'infini. Je crois en outre que cette "potentialité" est une question capitale, mais c'est l'objet d'une conception métaphysique plutôt que d'une conception logique de valeur universelle. Des idées de ce genre sont immanentes à nos constructions théoriques, et nous avons entrevu le déguisement sous lequel l'idée dont nous parlons entre dans notre construction mathématique en acte. » (H. Weyl, « À la recherche des modalités », in *Le continu et autres écrits*, Vrin, 1994, trad. fr. J. Largeault, p. 206.)

par le haut ainsi qu'aux substructions. C'est dans le cadre d'une analyse intentionnelle et eidétique⁸⁷ qu'il faut étudier le jeu modal de la donation de la chose elle-même, de la *Selbstgebung* et de ses implications modales (possibilités de biffage, possibilités de confirmation, possibilité du biffage complet, cas limite correspondant à ce que la logique classique nomme négation). Or une telle explicitation intentionnelle de la dimension modale, qui prend dans un premier temps la forme d'une phénoménologie des *modifications formelles et quasi-mathématiques* de la temporalité phénoménologique, doit à terme devenir une « explicitation intentionnelle du flux de l'expérience sensible dans l'ensemble intentionnel total de l'ego » (*eine intentionale Auslegung des Stromes sinnlicher Erfahrung im ganzen intentionale Zusammenhang des Ego*). Quel est le contenu précis de ce programme? Et où Husserl en entreprend-il la réalisation? Et tout d'abord, comment l'exposé de sa théorie de l'évidence motive-t-il phénoménologiquement un tel programme?

Nous vérifierons en cherchant à résoudre ces questions l'hypothèse directrice selon laquelle les analyses sur les synthèses passives de remplissement et de modalisation temporels (rassemblées dans *la Synthèse passive*) représentent justement *l'échantillon de réalisation d'un tel programme* mentionné dans la note (a) du paragraphe 107 déjà cité, lorsque Husserl exprime l'espoir de « pouvoir publier dans les années prochaines [ses] propres recherches concrètes qui se sont poursuivies à travers toute une suite d'années et dont [il a] souvent exposé dans des leçons les grandes lignes »⁸⁸.

87. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, op. cit., p. 248, tr. fr. p. 373.

88. À supposer que les leçons sur les synthèses passives correspondent – en partie – à ces recherches, il serait précipité cependant, même si elles se présentent elles-mêmes comme des recherches en *logique transcendantale* ou *logique génétique*, de les identifier aux *Logische Studien* dont la note (a) au §57 p. 138, tr. fr. p. 211, annonce la publication imminente (cf. également fin du §56, p. 136, tr. fr. p. 208 ou encore note (a) au § 86, p. 188; tr. fr. p. 286). Mais il est certain qu'elles y correspondent en partie. En revanche, il est plus aventureux de considérer que l'auto-critique de la phénoménologie a été accomplie dans les leçons sur les synthèses passives, c'est-à-dire que ces leçons correspondent aux « quatre heures de leçons pendant l'hiver 1922-1923 » dont une fois de plus le cercle d'"amis" (collègues et étudiants) a pu bénéficier, grâce à une rédaction due à E. Stein ou à L. Landgrebe. S'agit-il des leçons regroupées sous le titre d'*Introduction à la philosophie*? Ces recherches ne sont pas celles qui suivent la publication de *Logique formelle et logique transcendantale*, puisque l'idée en remonte même aux années antérieures à 1912 et que la « première ébauche », réalisée en 1912, avait la forme d'un texte prêt à la publication, comme tome II des *Ideen*. L'ouvrage posthume *Expérience et jugement*, auquel on l'identifie souvent, n'en fournit cependant qu'une idée déformée et tronquée. Le texte auquel se réfère Husserl, qui a circulé en cercle restreint, ne correspond cependant pas aux recherches signalées initialement, qui prennent en compte des complica-

A l'issue de la critique du préjugé relatif à l'évidence et à l'apodicticité, le terrain est déjà amplement aplani pour une théorie de l'évidence *phénoménologiquement* fondée, d'une « théorie par le bas », s'il est vrai que les théories précédentes restent des « théories par le haut »⁸⁹ (*Theorie von oben her*), fondée dans une analyse elle-même évidente de l'opération *de l'évidence*.

La théorie phénoménologique, conformément à son sens, est elle-même étroitement articulée au programme. Dès lors que l'évidence est essentiellement une *opération d'identification progressive et ouverte, qui suppose un horizon de remplissement, de modalisation et de détermination*, l'explicitation intentionnelle de l'opération dans ses implications ultimes se confond avec l'exploration du champ de la phénoménologie elle-même. La théorie est donc, conformément à son sens et son essence, perfectible. D'où la première tâche importante que formule Husserl à l'issue de la première caractérisation de l'évidence comme *Leistung*, « qui consiste à examiner à fond tous ces modes de l'évidence »⁹⁰ et plus particulièrement, à clarifier de manière plus approfondie « l'ensemble des rapports corrélatifs entre la simple *intention* et le *remplissement* »⁹¹. C'est une tâche et en même temps « un lot considérable de tâches qui doivent être saisies et résolues d'une manière évidente » et au final des tâches qui relèvent « de la constitution phénoménologique »⁹². Comme l'indique la fin du § 60 de *Logique formelle et logique transcendantale*, ces tâches sont précisées, mais non accomplies dans la suite de l'ouvrage. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce qu'il se termine, au § 107, par une reprise et une redéfinition plus précise des tâches, que Husserl décline en quatre rubriques : (a) évidence de l'expérience externe (sensible), (b) évidence de l'expérience « interne » (dont les guillemets se comprennent depuis la critique de Brentano opérée dans la cinquième *Recherche Logique*) et que Husserl préfère nommer plus proprement *expérience immanente*, (c) évidence des *data* temporels immanents, (d) évidence en tant que forme structurelle apriorique de la conscience.

Mais à éviter cet écueil ne retombe-t-on pas dans un autre? En d'autres termes, en voulant éviter la thèse d'une « évidence absolue »⁹³ et en voulant promouvoir celle d'une évidence progressive et ouverte sur un horizon

tions inattendues – « le champ des problèmes concrets à résoudre » s'étant « révélé entretemps comme beaucoup plus difficile et plus étendu » que prévu.

89. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, p. 247, tr. fr., p. 372.

90. Husserl, *Ibidem*, p. 144, tr. fr., p. 219.

91. Husserl, *Ibidem*, p. 145, tr. fr., p. 220.

92. Husserl, *Ibidem*, p. 145, tr. fr., p. 221.

93. Husserl, *Ibidem*, p. 250, tr. fr., p. 376.

de remplissement, de détermination et donc de modalisation, Husserl n'est-il pas conduit à commettre un contresens *phénoménologique* sur l'essence de l'acte de connaître ?

La difficulté dans laquelle nous risquons de nous empêtrer à notre tour consisterait à croire qu'il faille conjuguer ou plutôt coordonner *être et temps* ou, pour le dire plus rigoureusement, réduire la phénoménologie de la constitution à la seule dimension constituante temporelle. Pour être *donné*, un vécu n'en est pas pour autant saisi, c'est-à-dire constitué comme un « objet existant ». Il faut pour cela l'*opération*, la *Leistung* de l'évidence *fonctionnante*, avec « l'ensemble des fonctions et des capacités qui jouent là un rôle qu'il faut dévoiler »⁹⁴. Ces autres fonctions et potentialités de l'ego sont précisément celles que Husserl nomme *passivité*; ce sont des *synthèses* « qui n'ont pas besoin d'avoir la forme d'un acte spécifique du moi », et qui représentent une forme d'évidence primordiale, antérieure et fondatrice (*fundierenden*) par rapport aux formes d'évidences actives. Cette *activité*, Husserl la caractérise de façon générique comme le se-diriger du moi vers le donné « lui-même », donc comme opération d'identification, qui peut s'opérer selon diverses attitudes correspondant aux divisions des sphères d'actes remontant aux *Recherches logiques* : actes objectivants (qu'ils soient prédicatifs, c'est-à-dire expressifs ou non) correspondant ici à l'attitude attentive (« *aufmerkend* ») et de saisie (« *erfassend* »), actes affectifs ou attitude évaluative (« *wertend* »), enfin actes pratiques ou attitude volitive (« *wollend* »). Deux contresens sont à éviter concernant le concept de *Leistung* : le premier consistant à en faire une opération technique ou pratique, fût-elle intérieure et « mentale », l'autre qui la considère comme une activité, un acte du moi. À proprement parler, elle est un terme du lexique de la constitution.

Mais l'annexion de cette synthèse d'évidence *opérant passivement* a une répercussion sur le traitement de la phénoménologie du temps intime, car elle est elle-même une dimension de l'évidence constituante qu'il faut décrire dans sa « légalité inflexible » (*ihrer starrer Gesetzlichkeit*). Et c'est une tâche supplémentaire : « la constitution des *data* temporels immanents (...) est une évidence continue en un sens très large, mais qui n'est rien moins qu'un actif "être-dirigé-sur" de la part du moi »⁹⁵. Deuxième tâche : étudier l'évidence en tant qu'autodotation (*Selbstgebung*) dans ses degrés de perfection. La variation des degrés de perfections de l'évidence en tant que *donation du soi* (ou *auto-donation*) est intimement *connectée*, et plus précisément *entrelacée*, à

94. Husserl, *Ibidem*, p. 253, tr. fr. modifiée. p. 380.

95. Husserl, *Ibidem*, p. 253, tr. fr. p. 380,

celle d'autres modifications : celles de la clarté, des « *degrés de clarté* », mais aussi celle de la modalité. Tel est le programme que reprennent et tentent de réaliser les leçons sur la « *genetische Logik* ». Cette insistance sur l'entrelacement et l'enchaînement *marquent* la rupture caractéristique des leçons sur les synthèses passives avec le traitement *quasi-mathématique* (en tout cas formel et abstrait) antérieur. C'est ainsi que l'évidence du présent d'un *datum* immanent, par exemple d'un son qui retentit, « en tel point de présent du temps (qui n'est naturellement pas un point mathématique) fonctionne par essence (*fungiert wesensmäßig*) en connexion avec l'évidence du [son] qui vient " tout juste " de retentir et du [son] qui " va " [retentir]. » (*ibid.*). La gradualité de la clarté, indissociable d'une série de modifications modales, doit être étudiée dans sa *téléologie* (eu égard à son « *Idee* », comme y insiste Husserl), mais une téléologie qui, à la différence de celle des *Recherches logiques*⁹⁶ *doit être dévoilée à présent dans son opérativité. Les modifications d'une évidence s'effectuent toujours dans la sphère immanente comme dans l'expérience externe en fonction d'autres évidences.* Il ne s'agit pas ici uniquement de perception interne, car dans la sphère de l'expérience interne (psychologique) *comme* dans la sphère d'immanence de la vie intérieure transcendantale, on trouve à l'œuvre cette connexion et cet entrelacement structurels des évidences. Cet enchaînement des évidences et la manière dont il s'opère, représente ainsi non seulement un *moment essentiel* de la « forme d'essence » du « constituer par flux » (*strömenden Konstituierens*) de l'expérience vivante interne (ou, aussi bien, immanente), mais son foyer opérant, ce qui est à l'œuvre dans l'acte de constituer.

Ainsi se trouve dévoilée la terre natale de toute ontologie, telle est la foi qui anime Husserl, sous les espèces d'une phénoménologie de la constitution concrète selon la corrélation, *nach Noesis und Noema*, attentive aux *entrecroisements* eidétiques de la constitution des essences intentionnelles. Nous ne quittons pas le sol ferme de l'eidétique phénoménologique, car celle-ci, comme c'était sa vocation, persiste en prenant le style d'un dévidage des fils de l'étoffe de la conscience, traitant des diverses « modalités »⁹⁷ de la fondation phénoménologique (de la *Fundierung*) que sont *l'entrelacement* (*Verflechtung*) noématique des catégories d'objets et *l'empiètement* noétique des fonctions d'évidence (*Übergreifung*). L'exemple de l'objet culturel que Hus-

96. Cf. Husserl, *Recherches Logiques*, Tome III, (RL VI), trad. fr. H. Elie, A. L. Kelkel, et R. Schérer. 1974, P.U.F., § 25, mais surtout, §§ 38 et 39.

97. En quel sens et comment ces « modalités » de l'entrelacement et de l'empiètement sont-elles elles-mêmes reconductibles aux modalités au sens technique que nous avons dit ? C'est là un point que les investigations ultérieures devraient nous permettre de préciser.

serl convoque exemplifie ces modes d'entrelacement – cette modalité de *Fundierung* où le *fundierenden* est affecté en retour par le *fundiert*. C'est ainsi qu'à l'incorporation de l'idéalité logique, ou plus largement culturelle, répond la spiritualisation de l'objectivité matérielle. La généralisation de cet exemple pose le principe d'une correspondance terme à terme entre *position* d'objectivité et *fonctions* d'évidence immanentes; ce qui, il faut le noter au passage, fonde phénoménologiquement la *réductibilité* de toute *objectivité* à sa multiplicité subjective constituante, ou encore, sa considération comme index phénoménologique. Mais elle vise surtout une autre dimension de la constitution, qu'une version trop rigide de l'apodicticité risque, une fois encore, de reléguer au second plan, voire d'occulter purement et simplement, à savoir que tous ces objets qui existent *selon la conscience* (*bewußtseinsmäßig*), les *objets dans leur comment* (im-Wie), *dans leur expérimentabilité* (*Erfahrbarkeit*) « ne se situent pas sur un pied d'égalité à l'égard de l'affection possible »⁹⁸. La passivité n'est pas *eo ipso* affective, et il faut se garder, semble-t-il, de rabattre la thématique de la passivité telle qu'elle émerge ici, sur celle de l'affectivité, qui vise sous ce titre, depuis 1901 au moins, l'*analogon* de la troisième « classe d'actes » brentanienne (les actes qui ne sont ni des représentations, ni des jugements, mais des sentiments et des volitions). Il reste que les thématiques se croisent fatalement à partir du moment où l'investigation sur les fondations de l'activité objectivante par excellence qu'est l'activité catégoriale se confond, comme nous l'avons vu plus haut, avec le prolongement d'un effort qui est déjà à l'œuvre dans la vie quotidienne (affective et pratique). La schématique aseptisée de l'intentionnalité qui réduisait l'analyse intentionnelle à la décomposition d'une fonction d'appréhension et d'un contenu appréhendé, associée à celle de la conscience intime du temps réduite au diagramme des points, lignes et phases de temps, se révèle décidément inadéquate dans son exactitude même. Mais l'analyse phénoménologique reste intentionnelle et eidétique. Tout au contraire, c'est la *fondation* même de la phénoménologie transcendantale qui se trouve éclairée, et donc la seule justification acceptable qui se trouve ainsi proposée. En phénoménologie, conformément à ce qui est le *sens intentionnel de l'évidence*, « la chose est ce qui est premier à nous affecter et c'est seulement en nous détournant d'elle d'une manière réflexive que nous sommes affectés secondairement par la perspective ou dans un retour ultérieur à la chose, par les couleurs en tant que sensations, qui sont donc déterminées, par la fondation des fonctions d'évidence » (*ibid.*).

98. Husserl, *Formale und transzendente Logik*, op. cit., p. 254, p. 382.

C'est donc selon une *légalité d'essence*, la « légalité d'essence la plus universelle de la conscience »⁹⁹, et non une légalité empirique, qu'il faut considérer le mode d'insertion de l'évidence dans la vie de la conscience. L'évidence en tant que « forme-de-structure apriorique de la conscience » est, comme la forme du temps interne, une *structure fixe*. Mais, à la différence de celle-ci, elle ne se limite pas à une assignation de place temporelle, à une individuation par simple localisation temporelle dans le flux absolu, et donc à une individualisation *abstraite et formelle*. Elle fonctionne par assignation de « place » dans un système unitaire de coordonnées élargi, intégrant la téléologie du *remplissement*, dans son interconnexion avec les synthèses d'auto-donation (*Selbstgebung*) et les synthèses qui motivent, fondent et rendent possibles la prise-de-possession-du-soi (*Selbsthabe*) qui se donne : synthèses de détermination, de modalisation et d'association. La série des opérations d'évidence forme ainsi un enchaînement où les degrés d'évidence et les formes d'évidences, ainsi que les formes de non-évidence s'entrelacent sans cesse pour donner naissance à de nouvelles formes d'évidence, donc à de nouvelles constitutions :

sédimentation de rétentions sous la forme de la conscience « endormie », formation selon l'essence d'intentions vides associatives, d'opinions (*Meinungen*), d'efforts vides qui tendent à une plénitude etc., auto-donation en tant que remplissement, confirmation, vérification, biffage, fausseté, erreur pratique, etc. – tout cela, ce sont des formes de structure appartenant *a priori* à la vie, et la recherche de cette unité, recherche qui prend tout cela en considération et l'éclaircit, *est l'immense thème de la phénoménologie*¹⁰⁰.

Tel est le thème auquel s'attachent les leçons de 1920-1926 sur les synthèses passives. En laissant de côté les pages introductives qui font écho aux développements de *Logique formelle et logique transcendantale* (nous en avons pointé quelques-unes), nous nous reporterons directement aux passages où s'amorce l'éclaircissement du « grand problème de la mise en évidence (*Evidentmachung*), de la vérification (*Bewährung*), ainsi qu'aux problèmes, qui y sont étroitement liés, de la simple confirmation et du renforcement »¹⁰¹, dans son rapport avec la refonte de la phénoménologie de la conscience de la temporalisation dans laquelle se constituent les différences ontologiques.

99. Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis*. Husserliana XI. Ed. Margot Fleischer. Dordrecht, Springer *Analysen zur passiven Synthesis*, Husserliana XI, Kluwer, 1966, p. 70 ; *La synthèse passive*, tr. fr. D. Kessler, B. Begout, J. Millon, 1998, p 151.

100. Husserl, *Ibidem*, p. 256 ; tr. fr., p. 383.

101. Husserl, *Ibidem*, p. 70 ; tr. fr., p. 151.

La déclaration liminaire de cette leçon fait écho, jusque dans sa dramatisation, aux analyses prospectives finales de *Logique formelle et logique transcendante*. Ce passage mérite d'être cité encore une fois¹⁰².

Une logique qui laisse incompréhensible l'opération de mise en évidence logique demeure elle-même dans une obscurité sans espoir. Mais si on n'échoue pas dans ce problème central, ce qui est alors à expliquer, c'est le niveau sous-jacent et premier de la synthèse de vérification passive qui est au fondement de toutes les vérifications actives. Pour cela, il faut aiguïser notre regard dans les structures de ce qui est ici, dans la mesure du possible, divisé en intuitions et représentations vides. L'importance universelle, soulignée de façon répétée par nous, que possèdent tous ces types de conscience pour l'unité d'ensemble d'une vie transcendante comme conscience d'ensemble, nous conduit à des analyses qui ne concernent rien de moins qu'un simple problème spécial, même très important, de la logique. Nous serons conduits à des vues intellectuelles dans la plus universelle loi d'essence (Wesengesetzmäßigkeit) ; à la loi de structure la plus universelle de l'unité de la vie transcendante intérieure, mais aussi aux lois les plus universelles de la genèse.¹⁰³

Ces fonctions de vérifications passives (« de la vérification remplissante, du renforcement »), Husserl dit les avoir « déjà rencontrées » auparavant, « dans la sphère de la passivité », et même « très tôt sans pouvoir suffisamment les expliquer dans leur relation à d'autres synthèses »¹⁰⁴. Où et quand ? Précisément dans les *Recherches logiques*, et plus particulièrement dans la *Sixième recherche*, lorsque, abordant la question des degrés de connaissance, il est conduit à assimiler remplissement et connaissance¹⁰⁵, tout en distinguant les degrés et les formes, médiates et immédiates, ainsi que propres et impropres de remplissement (§ 20). Mais les passages visés sont peut-être surtout ceux qu'il consacre à l'analyse du remplissement perceptif lui-même, avec la distinction entre une perception (*Wahrnehmung*) « réduite » à la pure perception (*Perzeption*), c'est-à-dire à l'appréhension perceptive pure, à quoi font écho les analyses de la Cinquième Recherche sur la pure représentation (*Repräsentation*)¹⁰⁶, puisque

102. Nous en avons amorcé la lecture dans un article sur *L'écriture phénoménologique* (II), paru dans les *Recherches husserliennes*, Vol. 15, Facultés Universitaires Saint-Louis, en 2001, pp. 53-82.

103. Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis*, op. cit. p. 70 ; tr. fr., p. 151.

104. *Ibidem*, p. 66 ; tr. fr., p. 148.

105. *Ibidem*, p. 65 ; tr. fr., p. 85.

106. Cf. Les analyses toujours utiles de René Scherer sur la question, dans *La phénoménologie des « Recherches » de Husserl*, 1967, P.U.F, p. 289 sq. Quant à la portée, y compris polémique, de cette question, nous renvoyons à l'étude que nous avons proposée de cette question dans « L'apriori affectif selon Husserl (I) », in *Alter*, 2005.

toutes deux ont ceci de commun de représenter respectivement, *l'appréhension* et le *contenu d'appréhension, abstraction faite de la qualité d'acte*, notion par laquelle Husserl désigne à cette époque aussi bien les caractères positionnels (ou si l'on préfère modaux), que d'autres caractères modaux ne relevant pas des modalités¹⁰⁷. Mais il nous faut laisser en suspens cette rétrospection, ainsi que les nouvelles ressources qui mettent Husserl en état désormais d'expliquer les synthèses passives de remplissement « dans leur relation à d'autres synthèses ». Les développements précédents indiquent suffisamment, me semble-t-il, ce qui a constitué l'un des leurres principaux, à savoir le fait de croire, à tort, que l'absence d'une *phénoménologie de la conscience intime du temps* représentait une lacune et qu'il était par conséquent nécessaire et possible d'expliquer la constitution de l'intentionnalité complète et concrète, y compris les différences noématiques principales, à partir des modifications de la conscience intime du temps. Or, cela s'est révélé, à plus ample analyse, une *illusion*, car, comme y insiste Husserl en plusieurs lieux des leçons, la conscience du temps est certes « le lieu originaire de la constitution de l'unité d'identité et de l'objectivité et ensuite des formes de liaisons de coexistence et de succession de toutes les objectités devenant conscientes », mais elle n'est « pourtant qu'une conscience produisant une forme générale », une *simple* forme, « une abstraction », et l'analyse phénoménologique qui s'y attache n'est elle-même qu'une « analyse abstraite »¹⁰⁸. Si l'on peut lui appliquer à bon escient le titre kantien d'« esthétique transcendantale », il faut alors dire qu'il ne s'agit que d'une « esthétique transcendantale » abstraite et formelle où le temps phénoménologique opère en tant que système d'individuation abstrait, un système ferme de localisation selon lequel tout ce qui advient

107. « Si dans toute intuition pure, nous appelons *wr* et *br* les parts respectives de leurs composantes purement perceptives et imaginatives, nous pouvons établir l'équation symbolique suivante : $wr + br = 1$, 1 symbolisant la masse du contenu intuitif total de l'intuition pure, donc le contenu total de son objet. Si alors $br = 0$, c'est-à-dire si l'intuition pure est dépourvue de tout contenu d'image, elle s'appelle *appréhension perceptive pure* (reine Wahrnehmung) ou mieux *perception pure* (reine Perzeption), car il faut ici continuer à faire abstraction du caractère qualitatif que, d'habitude, le sens du terme d'appréhension perceptive embrasse conjointement en tant que caractère positionnel. « *Recherches Logiques*, Tome III, (RL VI), p. 82, trad. fr. H. Elie, A.L. Kelkel, et R. Schérer. 1974, P.U.F, p. 105-106.

108. Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis*, op. cit. ; p. 128 ; tr. fr., p. 199. Les textes postérieurs aux *Leçons sur la conscience intime du temps*, de 1905, attiraient déjà l'attention sur cette abstraction. Voir E. Husserl, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*. Hrsg. von Rudolf Boehm. Nachdruck der 2. verb. Auflage. Husserliana X, Kluwer/Springer, 1969, pp. 139, 142, 225n, 227, 228, 230, et en particulier les analyses sur leur caractère *quasi-mathématique*, pp 153-155.

dans et pour la conscience possède *a priori* sa place absolue assignée¹⁰⁹, une place unique et à chaque fois unique. D'où l'importance de ce point de vue phénoménologique formel, des deux traits noématiques que sont les caractères d'être-une-fois unique (*Einmaligkeit*) et d'être-en-un-moment-unique, à chaque fois irréductiblement propre et singulier (*Jeweiligkeit.*), nous dirions presque d'être *insubstituable*, si ce terme n'était trop éloigné du sens du terme allemand et ne désignait, au final, une conséquence de la singularité temporelle. Pour exprimer les choses d'une façon où subsiste encore de l'équivoque, ce qui fait défaut, c'est une phénoménologie des *pleins du temps* qui rende compte du mode de constitution de l'individualité concrète, et qui pré-trace les *lignes fondamentales* des différences *ontologiques* fondamentales (régionales) telles qu'elles affleurent dans la constitution typique primordiale des individualités. Mais qu'est-ce que cela peut vouloir dire phénoménologiquement, si ce n'est qu'il faut décrire la manière dont les individualités sont originellement instituées dans une expérience qui leur procure tout à la fois et en même temps, *non seulement* une *place absolue et définitive* dans le temps phénoménologique (dans le temps comme système ferme d'emplacement et d'extension), *mais aussi* en même temps une place dans « un système subjectif libre »¹¹⁰, « un système de positions donc, avec un horizon vide, qui est un horizon de liberté »¹¹¹? Cet horizon ouvre et délimite le sol absolu que Kant annonce et que Husserl se propose non seulement de fouler, mais d'explorer méthodiquement, parce qu'il est celui de la véritable autonomie de la connaissance « rationnelle ».

109. Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis*, *op. cit.* ; p. 295 ; tr. fr., p. 87.

110. Husserl, *Ibidem*, p. 14 ; tr. fr., p. 104.

111. Husserl, *Ibidem*, p. 15 ; tr. fr., p. 105.